



3° Chapitre Général Unique

6 - 27 Septembre 2017

CONFERENCES - HOMELIES - INTERVENTIONS

- **Audience Papale : Introduction de l'Abbé Général**
- **Audience Papale : Discours du Pape François
Homélie pour la Messe d'ouverture (Dom Eamon)**
- **Conférence de l'Abbé Général:
«L'Ordre en 2017 et quelques pistes pour l'avenir»**
- **1° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."
Dom Gerard de Genesee**
- **2° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."
M. Caterina de Macau**
- **3° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."
Dom Etienne de Koutaba**
- **4° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."
M. Mariela de Quilvo**
- **5° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."
Dom Erik de Mt St Bernard**
- **Conférence de Dom Mauro Lepori,
Abbé Général de l'Ordre Cistercien (O. Cist.)**
- **Conférence de Dom Gregory Polan,
Abbé Primat des Bénédictins**
- **Homélie pour la Messe de clôture (Dom Eamon)**

Audience Papale :Introduction de l'Abbé Général

Très Saint Père!

Je ne parle pas pour moi même, mais au nom de tous les membres de notre Chapitre Général, et de tous ceux qui y servent. Et c'est une grande joie pour moi de vous remercier du fond du cœur pour nous permettre d'avoir ce temps avec vous.

Nous venons à vous, successeur de Pierre, pour soutenir notre foi et recevoir la lumière, l'encouragement que vous même et vos paroles peuvent nous apporter.

Et nous avons une requête. Pour vous en tant que jésuite et pasteur, avec une grande expérience - sans oublier de mentionner tout ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes sur le siège de Pierre - nous aimerions vous demander de partager avec nous quelque chose de votre vision de la vie monastique, vos attentes de notre vie, et comment vous voyez notre mission dans l'église d'aujourd'hui.

A présent, dans beaucoup de nos monastères, nous pouvons être témoins d'une grande responsabilité, d'une bonne volonté, et d'une vie monastique authentique. Mais dans un nombre croissant de ces mêmes monastères, il y a peu de vocations, et à cause de cela bon nombre de frères et sœurs sont souvent surchargés malgré tous les essais d'adaptations et de renouveau. Ceci peut affecter la santé de certains ou tout simplement les décourager, car une possibilité de changement ne se voit pas. Comment pouvons-nous vivre de telles situations dans la joie de l'Évangile?

Finalement, dans un monde qui change si rapidement, il y a certains domaines dans lesquels nos failles sont souvent plus évidentes que nos compétences: je parle, par exemple de : comment pouvons-nous attirer de nouveaux membres, comment pouvons-nous nous mettre en relation avec eux dans une vraie compréhension, et comment pouvons-nous nous engager dans un processus de discernement ad hoc dans notre façon de vivre. Néanmoins, l'évangile reste la source de notre vraie vie d'homme.

En découvrant où Dieu nous mène, en décidant de changer les choses et comment le faire, en lisant les signes des temps: voilà quelques unes des questions clés qui surgissent.

Très Saint Père! Nous attendons votre parole!

Et je vous en remercie chaleureusement!



Audience Papale : Discours du Pape François

**Discours du Pape François au Chapitre Général,
le samedi 23 septembre 2017, au Palais Apostolique de la Cité du Vatican**

Cher frères et sœurs,

Je vous accueille avec joie à l'occasion de votre Chapitre Général. Je remercie chacun de vous pour cette visite, en commençant par l'Abbé Général qui s'est fait votre interprète, montrant également le but et les objectifs de votre assemblée. A travers vous, je souhaite envoyer un salut fraternel aux frères et sœurs de vos communautés à travers le monde. Je vais, avec le cœur et l'esprit, dans vos cloîtres silencieux d'où jaillit une incessante prière pour l'Eglise et pour le monde. Et je rends grâce à Dieu pour la présence irremplaçable des communautés monastiques qui représentent une richesse spirituelle et un rappel constant à chercher avant tout « les choses d'en haut », pour vivre les réalités terrestres dans une juste mesure. En ces jours de réflexions et d'échanges d'expériences, vous êtes appelés à identifier les objectifs et les chemins pour vivre avec une authenticité toujours plus grande votre vocation et votre consécration, tenant compte des exigences du moment présent, pour être ainsi témoins d'une prière assidue, de sobriété, d'unité dans la charité. Votre vie contemplative est caractérisée par la prière assidue, expression de votre amour de Dieu et reflet d'un amour qui embrasse l'humanité entière. Suivant l'exemple de saint Benoît, vous ne préférez rien à l'œuvre de Dieu (*Opus Dei*) : je vous exhorte à donner une grande importance à la méditation de la Parole de Dieu, spécialement la *lectio divina*, qui est source de prière et école de contemplation. Etre contemplatifs demande un chemin fidèle et persévérant, pour devenir des hommes et des femmes de prière, toujours davantage imprégnés d'amour pour le Seigneur et transformés en amis de Celui-ci. Il s'agit de ne pas d'être des « professionnels » – au sens négatif – mais des amoureux de la prière, considérant la fidélité extérieure et les pratiques et les normes qui la régulent et en rythment les moments non pas comme une fin, mais comme moyen pour progresser dans le rapport personnel avec Dieu. Ainsi, vous deviendrez maîtres et témoins qui Lui offrent le sacrifice de la louange et intercèdent pour les besoins et le salut du peuple. Et, dans le même temps, vos monastères continuent à être des lieux privilégiés où trouver une vraie paix et un bonheur sincère que seul Dieu, notre refuge sûr, peut donner. Depuis les origines, les Cisterciens de la Stricte Observance se caractérisent par une grande sobriété de vie, convaincus que celle-ci est une aide certaine pour se concentrer sur l'essentiel et rejoindre plus facilement la joie de la rencontre sponsale avec le Christ. Cet élément de simplicité spirituelle et essentielle conserve toute sa valeur de témoignage dans le contexte culturel actuel qui, trop souvent, conduit aux désirs des biens éphémères et de paradis artificiels illusoire. Ce style de vie favorise aussi vos relations internes et extérieures au monastère. Vous n'êtes pas des ermites en communauté, mais des cénobites dans un désert singulier. Dieu se manifeste dans votre solitude personnelle, comme dans la solidarité qui vous unit aux membres de la communauté. Vous êtes seuls et séparés du monde pour vous conduire sur le sentier de l'intimité divine ; dans le même temps, vous êtes appelés à faire connaître et à partager cette expérience spirituelle avec d'autres frères et sœurs, dans un équilibre constant entre contemplation personnelle, union à la liturgie de l'Eglise et accueil de ceux qui cherchent à vivre des moments de silence pour être introduits dans l'expérience du « vivre avec Dieu ». Votre Ordre, comme tout institut religieux, est un don fait par Dieu à l'Eglise ; par conséquent, il est nécessaire qu'il vive bien inséré dans la dimension de communion de l'Eglise elle-même. Je vous encourage à être un témoignage notable de la recherche de Dieu. La « Charte de charité », document qui fixe les modalités de votre vocation pleinement reconnue par l'Eglise, établit les traits essentiels du Chapitre Général, appelé à être signe d'unité dans la charité pour tout l'Ordre. Cette unité dans la charité est le paradigme de chaque famille religieuse appelée à suivre le Christ de plus près dans la dimension de la vie communautaire, et cela s'exprime dans chacune de vos communautés monastiques par un climat de fraternité vraie et chaleureuse, selon les paroles du Psaume « il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis ! » (132, 1). A ce sujet,

résonne toujours l'invitation très actuelle de saint Benoît : « Que nul ne soit troublé, ni contristé dans la maison de Dieu ». L'unité dans la charité s'exprime également dans la fidélité au patrimoine spirituel, c'est-à-dire à l'identité de votre Ordre. Pour cela, le Chapitre Général est une occasion propice pour rénover, dans un climat de dialogue et d'écoute réciproque, la communion dans l'intention de rechercher la volonté de Dieu. Je vous exhorte à vous interroger avec sérénité et vérité sur la qualité de votre témoignage de vie, sur la fidélité dynamique au charisme, sur la manière dont celui-ci est vécu dans vos communautés, comme par chacun des moines et moniales de votre Ordre. La protection du charisme est, de fait, une des principales responsabilités du Chapitre Général et elle est une expérience vitale du présent qui s'inscrit entre la mémoire pleine de gratitude pour le passé et les perspectives pour un futur plein d'espérance. Votre Ordre, dans ses vicissitudes historiques, a connu des temps de grâces et des moments difficiles ; toutefois, il a toujours persévéré dans la fidélité à la suite du Christ, ayant comme objectif la gloire de Dieu et le bien des personnes. Dans le sillon de votre tradition spirituelle, vous pouvez lire l'état actuel de l'Ordre avec ses aspects d'ombres et de lumières et, dans la nouveauté de l'Esprit, trouver avec courage de nouvelles possibilités et occasions pour témoigner de votre charisme dans l'aujourd'hui de l'Eglise et de la société. Je souhaite que ce témoignage soit rendu encore plus éloquent par une articulation toujours plus cohérente entre les divers rameaux de l'Ordre. La Vierge Marie, Mère de Dieu et de l'Eglise, modèle de toute vie consacrée, accompagne, par son intercession maternelle, les travaux de votre Chapitre et le chemin de l'Ordre. En accompagnant ces vœux, je vous demande de prier pour moi, je vous donne la Bénédiction Apostolique que j'étends à tous les moines et moniales de vos communautés. Merci.

Traduction : P. Thomas Georgeon



Homélie pour la Messe d'ouverture (Dom Eamon)

Dans les mots qui ouvrent sa lettre aux Colossiens, nous découvrons la joie de Saint Paul : il se réjouit avec les Chrétiens de Colosse, les saints, à cause de leur foi en Christ, de leur amour pour la communauté des croyants et de leur espérance d'un avenir avec Dieu dans le ciel. Comme Paul lui-même, ils ont compris ce qu'est réellement la grâce de Dieu –la joie d'être sauvé par Dieu, non pas en raison de quelque chose qu'ils auraient fait, mais par l'amour gratuit de Dieu envers eux. Le message de l'amour de Dieu pour nous est une vérité qui habite, possède saint Paul, c'est pourquoi il est si heureux quand d'autres parviennent à connaître ce que c'est que d'être aimé par Dieu. Il peut avoir confiance en la bonté de Dieu, parce qu'il l'a connue dans sa propre vie. Et il peut la communiquer à d'autres avec assurance. Ce n'est pas d'une théorie dont parle Paul, mais d'une expérience, une expérience qui a pris possession de sa vie. Il sait qu'il est aimé de Dieu, et que c'est là sa vie, et il veut la partager avec d'autres, de manière à ce que, eux aussi, possèdent la vraie vie. Et comme Jésus avant lui, il est envoyé par Dieu –un apôtre de la bonté de Dieu envers tout ce qu'il a créé.

L'enthousiasme de Paul peut quelquefois nous inhiber, parce que nous nous sentons un peu submergés par elle. Dans la lecture de l'Évangile nous est offerte dans la personne de Jésus une manière plus douce que Dieu a d'entrer dans nos vies. Jésus vient à nous, envoyé véritablement par Dieu, et présence même de Dieu, mais une présence qui guérit, et nous le voyons guérir la belle-mère de Pierre. Mais nous devons nous rappeler aussi que la guérison est une lutte contre le mal. La fièvre est « chassée » et la quitte, et rendue à son intégrité, à sa santé, la belle-mère de Pierre peut se mettre au service de Jésus et de ses compagnons. Cela nous montre, sur une tonalité plus modeste, comment la Bonne Nouvelle nous libère pour le service, qui est une réponse à la bonté de Dieu envers nous. Au coucher du soleil, après la chaleur et le travail du jour, les gens amènent à Jésus leurs amis souffrants et malades, pour qu'il les soulage et les guérisse, les délivre de leurs maux. Mais au matin, il est en chemin, parce que la mission l'appelle : il a été envoyé pour proclamer la Bonne Nouvelle et il doit s'en aller. Jésus accomplit le programme de Dieu.

En Jésus, et en Paul le serviteur de Jésus, nous voyons l'Esprit de Dieu à l'œuvre, prêchant, enseignant, guérissant, et donnant une vie nouvelle. Nous prions pour que le même Esprit puisse rendre agréable à Dieu notre service, qu'il bénisse notre Chapitre, notre travail et notre amitié, et que s'accomplissent ses desseins envers nous.



Conférence de l'Abbé Général: «L'Ordre en 2017 et quelques pistes pour l'avenir»

Chers frères et sœurs, il est habituel que l'Abbé Général dise quelque chose sur l'Ordre mais comment le dire sans faire un tour du monde, et sans parler de statistiques que chacun a déjà plus ou moins en tête. J'ai eu l'idée de vous parler de deux communautés : l'une est une communauté traditionnelle et l'autre est sa petite pré-fondation. La visite que j'y ai faite cette année, m'a donné une perspective que je n'avais pas perçue lors de mes précédentes visites. Peut-être que ce partage pourra contribuer à la réflexion et aux échanges qu'il nous est proposé de vivre au début de ce Chapitre général.

En mai de cette année, j'ai fait la Visite régulière à Cîteaux et à Munkeby, sa pré-fondation en Norvège, assisté par l'Abbesse du Rivet (France). La communauté compte 26 moines : 24 profès solennels et deux postulants. 6 des profès solennels sont absents, dont trois en Norvège. Ils ont également deux familiers et deux frères appartenant à d'autres communautés, si bien que 24 frères vivent actuellement au monastère. Même si le nombre de moines baisse, il y a un flux régulier de vocations depuis le début du 21^e siècle. Il y a une bonne répartition des tranches d'âges avec un bon noyau de personnes capables et quelques jeunes. Ils ont une bonne liturgie, une éthique du travail responsable, et mènent une vie monastique simple et sérieuse.

Ils ont une ferme laitière, une forêt d'exploitation, et la production de lait sert pour la fabrication de fromage du monastère. Il y a une boutique où le fromage est très apprécié. S'il ne reste à peu près rien du XII^e siècle (ils ont des bâtiments du XIII^e, XV^e et XVIII^e S., ainsi que du XIX^e et XX^e S). La manière d'entretenir ces bâtiments est un défi que la communauté affronte, en collaboration avec des membres de la Famille Cistercienne.

La veille de la visite régulière, je me suis posé cette question : qu'est ce qui leur a été demandé à la dernière visite, et comment y ont-ils répondu ? J'ai été très impressionné du résultat. Nous avons recommandé : un changement parmi les officiers ; la nécessité d'un dialogue avec les frères de Munkeby ; le recours à une aide extérieure pour leurs propres dialogues communautaires ; une meilleure organisation du travail ; et faire quelque chose pour aménager l'entrée du monastère. Et une réponse avait été apportée pour tous ces points : il y avait six changements parmi les officiers, dont certains avaient été demandés par les frères eux-mêmes, pour diverses raisons. Au nombre des changements on comptait le prieur, le maître des novices, l'hôtelier, l'infirmier ainsi que des modifications dans le domaine de la cellèrie. Le dialogue avec les frères de Munkeby concernait des incompréhensions et des désaccords existant depuis des années, au sujet de la fondation, et un tel dialogue paraissait nécessaire. Les frères de Munkeby sont donc venus pour une semaine, et grâce à un facilitateur extérieur et un discernement, le dialogue s'est avéré très fructueux, non sans que s'expriment difficultés et tensions. Quelques frères de Cîteaux pensaient que leurs propres dialogues communautaires devaient gagner en liberté et en spontanéité, et là aussi, une aide avait été cherchée et trouvée. La réorganisation du travail était liée à la diminution des forces disponibles, à la nécessité de former un frère responsable de la fabrication du fromage, aux besoins liés à la fabrication, ainsi qu'aux exigences de la gestion complexe d'une entreprise dans le monde actuel. Il y a eu un audit mais, si j'ai bien compris, les options sont encore en cours d'évaluation. D'autres éléments méritent d'être signalés : le programme vocationnel « les aventuriers du bonheur » qui permet à des hôtes et à des candidats potentiels de vivre en communauté et de partager la vie des moines -un programme qui reçoit un bon accueil. Ils ont aussi quelques week-ends de *lectio divina* au cours de l'année à l'hôtellerie, qui sont très régulièrement suivis. Deux frères s'en occupent, je crois. La communauté a aussi mis une maison à la disposition de réfugiés, dont l'accueil est géré par les autorités locales, mais avec un moine servant de point de contact. Ils ont aussi noué des relations avec d'autres groupes monastiques, à l'occasion d'événements de la vie ecclésiale ainsi que des rencontres œcuméniques. Cet aperçu nous donne une idée des éléments constitutifs de la vie d'un monastère traditionnel, dans notre monde aujourd'hui. Je relève plus particulièrement les points suivants : ils ont pris au sérieux la Visite régulière ; la communauté a parlé et les visiteurs les ont écoutés ; l'abbé et la communauté ont écouté ce que les visiteurs avaient à dire, et ils ont agi en conséquence. Ils sont aussi à l'écoute de l'Eglise, et ont ainsi répondu aux besoins du monde d'aujourd'hui : le monastère est ouvert aux personnes et manifeste son ouverture envers les pauvres (ainsi qu'à d'autres communautés religieuses et monastiques). Mais ils s'efforcent aussi de vivre dans notre monde actuel comme moines : en gagnant leur vie ; en s'occupant de ce qu'ils ont hérité du passé ; en

apprenant et en désirant apprendre à vivre ensemble ; en procurant aux personnes un espace d'accueil, et en s'occupant des vocations et de la formation dans notre monde d'aujourd'hui. C'est une communauté vivante. Ce que sera leur futur, Dieu seul le sait, mais ils ont une oreille qui écoute.

Munkeby est une petite communauté (trois moines au moment de la visite) auxquels s'ajoutent deux frères présents qui semblent vouloir y transférer leur stabilité. L'un d'entre eux l'a d'ailleurs fait depuis, mais je ne sais pas ce qu'il en est du second. Elle a été fondée par Cîteaux en 2009, et les sentiments étaient partagés à son sujet en communauté, même si une majorité était en faveur de la fondation. Les frères vivent sur un petit terrain, dans une maison en bois, dans une région assez reculée de la Norvège. La maison a six chambres, petites mais agréables, une petite chapelle avec une large abside vitrée, une petite sacristie, une salle de douches, un petit scriptorium, une cuisine-salle à manger, ainsi qu'un rez-de-chaussée pour la fabrication du fromage. C'est une maison moderne, chaude et confortable, mais avec peu d'espace. Mais on se sent au 21^e siècle. Dans la maison l'ambiance est familiale, et quand nous y étions, nous avons parlé pendant les principaux repas. Le lieu est solitaire et silencieux et bien qu'il y ait d'autres maisons dans le voisinage, on n'y rencontre pas grand monde. Les frères ont fait un gros travail d'insertion dans la culture et l'Église de Norvège, mais les vocations sont rares, encore que peu suffirait à faire nombre dans cette communauté à taille humaine. Ce qui a été intéressant au cours de cette visite, ce fut d'entendre les remarques des frères ayant fait le transfert, quant à leur expérience. Ils apprécient l'équilibre de vie, avec du temps pour la prière et la lecture. La Règle est ici prise au sérieux. On s'organise au jour le jour pour le travail et les diverses nécessités. Une fois par semaine, ils ont une rencontre d'action de grâce, pour la réconciliation et la correction fraternelle. Les personnes sont respectées, aidées et écoutées. Il y a une atmosphère familiale, un sens de la responsabilité partagée, une dimension œcuménique et une saine ouverture avec les gens du voisinage. La communauté vient de terminer un nouveau bâtiment (trois pièces pour les hôtes, un atelier pour la fromagerie, une cuisine pour l'hôtellerie, une salle de réunion et d'accueil).

J'ai été frappé de voir combien le bâtiment, le nombre de frères, et les nouveaux membres, semblaient parfaitement cadrer avec ce monastère construit pour des personnes du 21^e siècle. Les bâtiments étaient actuels, non pas du 19^e siècle rénové, et correspondaient aux personnes et à leurs aspirations. Ils faisaient un tout. Là encore, Dieu seul sait quel est l'avenir de cette communauté, mais il m'a semblé qu'il y avait là un monachisme de notre temps, et que cela pourrait bien correspondre aux attentes des personnes aujourd'hui. Les frères viennent ici avec une tradition mais sans les « bagages excédentaires » d'un monastère traditionnel et ils peuvent vivre plus simplement, une vie actuelle. Les « réglementations humaines » ont semble-t-il ici moins de poids, tandis que l'essentiel n'est pas perdu. Dans un livre récent écrit sur lui, le Pape Benoît XVI utilise cette merveilleuse citation de Tertullien : « Jésus n'a pas dit, je suis la tradition, mais je suis la vérité ».

Dans cet état d'esprit, je voudrais vous proposer quelques saveurs d'un texte que j'ai eu l'occasion de parcourir il y a une semaine, mais qui a été publié au début de l'année en italien, et qui est maintenant traduit en anglais. Le titre en est : « A vin nouveau, outres neuves ». Un document publié sous forme de livret par la Congrégation des Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique. C'est le résultat d'une conférence plénière de cette Congrégation et le fruit de rencontres et de sessions tenues à Rome lors de l'année pour la Vie Consacrée. Il offre des orientations pour la vie consacrée et face aux défis qu'elle rencontre depuis Vatican II. J'ai trouvé ce texte très direct et percutant, et il affronte bien des difficultés qui sont les nôtres aujourd'hui. La parole de Jésus « A vin nouveau, outres neuves » se trouve dans les trois synoptiques et elle met l'accent sur la nouveauté du message et de la personne de Jésus. Alors qu'en Jésus il y a continuité et accomplissement des promesses de Dieu, il y a aussi nouveauté et changement radical. Les formes religieuses traditionnelles et leurs pratiques sont mises au défi par la manifestation de la miséricorde de Dieu dans la personne de Jésus et dans son agir. La façon dont Jésus proclame le Royaume de Dieu est enracinée dans la loi de liberté. Le logion est un appel à la souplesse dans le domaine des pratiques religieuses, qui sont trop facilement institutionnalisées et perdent le sens qu'elles pouvaient exprimer auparavant. Le document remarque qu'« une rénovation incapable de toucher et de changer aussi les structures, en plus du cœur, ne porte pas à un changement réel et durable » (§3). Le document envisage le renouveau qui a suivi Vatican II comme une manifestation de ce 'vin nouveau', qui s'est exprimé dans de nouveaux ministères, de nouvelles formes de gouvernement et différentes expressions de la solidarité, que l'on n'avait pas encore imaginés auparavant. Mais cela ne signifie pas que les vieilles habitudes et d'autres façons de penser et d'agir n'ont pas perduré. Cela est normal parce que le

changement véritable n'est jamais automatique et qu'il faut du temps pour gérer les inévitables conflits. Le travail du Saint Esprit en nous n'est jamais sans douleurs.

Le document reconnaît le rôle important de la vie consacrée dans la nouvelle saison d'ouverture et de dialogue avec le monde, qui a suivi Vatican II et dont l'Eglise entière a bénéficié. Mais il relève aussi la fragilité et la fatigue qui doivent, dit-il, être reconnues, afin que le chemin puisse continuer, dans une fidélité et une créativité accrues. Dans tout cela il faut se souvenir que le document s'adresse à tous ceux qui vivent la vie consacrée et s'adresse donc spécialement à tous les ministères qui ont changé et qui continuent de changer, étant donnés les changements rapides au sein de la société. Mais ce dont il parle n'est pas pour autant étranger à notre expérience. Le document parle notamment du danger de se focaliser sur « des stratégies de survie » alors qu'il faudrait « la liberté de lancer de nouveaux processus ». Le but de ce document est d'encourager le renouveau. Il s'agit de susciter une nouvelle aspiration à la sainteté, laquelle est impensable sans une passion renouvelée pour l'Évangile.

La seconde partie du document affronte les **DEFIS ENCORE OUVERTS**. Il remarque que tout système établi tend à résister au changement et travaille pour maintenir sa position (« ils disent que le vieux est bon », comme dit Jésus). Cela peut se faire en dissimulant les incohérences, ou en niant la réalité et les différences pour garder la paix, etc. Malheureusement on rencontre beaucoup de formalisme dans les comportements, sans véritable conversion du cœur.

La question de la **vocation et de l'identité** est étudiée parce que la Congrégation est très préoccupée par le nombre constamment élevé de départs de la vie consacrée, qui se produisent chez les jeunes profès comme parmi les membres plus âgés, dans tous les contextes culturels ou géographiques. Même si le moment du départ peut s'accompagner d'une crise émotionnelle, les racines du problème résultent souvent d'une vie de communauté inauthentique. Ce qui est enseigné et ce qui est vécu sont si différents que cela peut provoquer une crise de la foi. Trop d'insistance mise sur le travail ou sur le ministère, sans répondre aux besoins plus profonds des jeunes, n'aide pas. Souvent on a l'impression que le processus de formation relève plus d'une transmission d'information que d'un changement de comportement et de la manière dont on vit. L'intégration de cultures différentes peut représenter un défi bousculant une simple continuité dans les manières classiques de faire les choses.

Prendre soin d'une **croissance harmonieuse** des dimensions spirituelles et humaines requiert une réelle attention aux personnes. Pour être effective, la formation doit être basée sur un enseignement véritablement personnalisé, et non sur une formule standardisée pour tous. Il en va d'une initiation, laquelle requiert une relation entre maître et disciple, en marche côte à côte, dans la confiance et l'espérance. La formation doit aussi avoir lieu dans la vie fraternelle où s'apprend l'acceptation des autres. La formation continue est aussi mentionnée, avec la nécessité de développer une culture pour cela, non via des concepts théoriques, mais à travers une capacité à relire et à vérifier la vie qui est véritablement vécue au sein de la communauté.

La dernière section de cette partie sur les défis parle de la '**relation à l'humanum**'. Je comprends dans cette expression les relations en tant qu'elles sont humaines et personnelles. Ici le texte décline trois aspects : la réciprocité homme-femme; le service de l'autorité et les modèles relationnels. En parlant des relations **hommes-femmes**, il est dit: « Dans les modèles de vie, dans les structures d'organisation et de gouvernement, dans les langages et dans l'imaginaire collectif, nous sommes héritiers d'une mentalité qui mettait l'accent sur les différences profondes entre l'homme et la femme, au détriment de leur égale dignité » (§17). « Malgré le chemin parcouru, il faut reconnaître que nous n'avons pas atteint une synthèse équilibrée et une purification des schémas et des modèles hérités du passé ». (§18) Une véritable réciprocité manque dans la sphère de la vie consacrée. La vie consacrée et l'Eglise ont donc encore un long chemin devant elles.

Le service de l'autorité est aussi problématique aujourd'hui, par manque de subsidiarité et par la faiblesse ou l'inefficacité de la co-responsabilité dans les pratiques de gouvernement. Dans les prises de décisions importantes, prendre un vote à la majorité conforme au Droit, mais sans l'expliquer, ni fournir une information honnête et clarifier les objections, ne constitue pas une pratique sage. Moins encore l'alliance de groupes d'intérêts. Ceci s'oppose à la communion charismatique de l'institut et sape le sentiment d'appartenance. Aucune figure d'autorité, pas même un fondateur, n'est l'interprète exclusif du charisme ; et une telle personne n'est pas non plus au-dessus de la loi universelle de l'Eglise. Le document parle ensuite de cas récents dans certains instituts, spécialement d'instituts de fondation récente, de manipulation de la liberté et de la dignité des personnes. Des attitudes infantiles ne doivent pas à être encouragées, elles ne conduisent pas à la maturité. L'autoritarisme nuit à la vitalité et à la fidélité des

consacrés ! La vie fraternelle doit être définie de telle sorte qu'elle soit un soutien mutuel pour tous qui permette l'accomplissement de la vocation pour chacun. Concluant cette section sur le service de l'autorité, il est dit que ceux qui n'exercent pas ce ministère en écoutant patiemment et en accueillant avec compréhension, finissent par se mettre dans une position dépourvue de réelle autorité vis-à-vis de leurs confrères et sœurs. Notre modèle est le Christ qui est venu non pour être servi mais pour servir.

Modèles relationnels: le changement symbolisé par l'image de devenir des outres neuves, implique un effort, une capacité et une volonté de changer. Il doit donc y avoir une volonté généreuse de renoncer à toute forme de privilège. Des modèles d'autorité dépassés doivent être abandonnés pour que d'autres possibilités apparaissent, dans le domaine du gouvernement, de la vie commune, de la gestion des biens, et de la mission. Parmi les exemples de blocage on peut relever : la centralisation persistante du pouvoir de décision et le manque de renouvellement dans le gouvernement des communautés et des instituts. Il est aussi patent que la cléricisation de la vie consacrée s'est intensifiée durant les dernières décades.

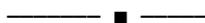
L'obéissance et le service de l'autorité sont devenus des sujets plus sensibles, en raison des profonds changements dans les cultures. Aujourd'hui les mots de 'supérieur' et de 'sujet' ne sont plus appropriés. Ils relèvent d'un langage lié à un contexte pyramidal, non à un contexte de communion. L'impression commune est aussi que le fondement évangélique de la fraternité est parfois déficient dans la relation entre les supérieurs et les membres des communautés. On accorde plus d'importance à l'institution qu'aux personnes qui la composent. La section se termine en rappelant la nature ecclésiale de la gestion des biens au sein d'un institut. Ces biens sont des biens ecclésiastiques, et servent le même but évangélique de promotion de la personne humaine, de la mission, et du partage charitable en faveur du peuple de Dieu. Un engagement commun pour l'attention et la prise en charge des pauvres peut donner une vitalité nouvelle à un institut.

La troisième et dernière partie de ce document parle de préparer des outres neuves et s'intéresse à la formation continue et initiale ainsi qu'aux relations évangéliques. Je voudrais terminer en citant un passage assez large sur la formation continue:

« La formation permanente doit être orientée selon l'identité ecclésiale de la vie consacrée. Il ne s'agit pas seulement de se maintenir au courant des nouvelles théologies, des normes ecclésiales ou des nouvelles études relatives à l'histoire et au charisme de son institut. Il s'agit de consolider, ou souvent aussi de retrouver sa place dans l'Église au service de l'humanité. Ce travail coïncide souvent avec la classique « seconde conversion », qui s'impose dans des moments décisifs de la vie comme le milieu de la vie, une situation de crise ou même le retrait de la vie active, à cause de la maladie ou du grand âge.

Nous sommes tous convaincus que la formation doit durer toute la vie. Néanmoins nous devons admettre qu'une culture de la formation permanente n'existe pas encore. Cette lacune est le fruit d'une mentalité partielle et réductrice en ce qui concerne la formation permanente ; c'est ainsi que la perception de son importance est insuffisante et l'implication individuelle minime. (...) On a du mal à s'approprier l'idée que la formation est vraiment continuelle seulement quand elle est ordinaire et s'accomplit dans la réalité de chaque jour. Il persiste encore une interprétation faible ou sociologique de la formation permanente, liée à un simple devoir d'*aggiornamento* ou à l'éventuelle exigence d'une reprise spirituelle. On ne la conçoit pas comme une attitude continuelle d'écoute et de partage d'appels, de problématiques, d'horizons. Chaque personne est appelée à se laisser toucher, éduquer, provoquer, éclairer par la vie et par l'histoire, par ce qu'on annonce et célèbre, par les pauvres et les exclus, par les proches et les lointains. »

Ce texte a pour moi de profondes résonances avec les fondements de notre vocation monastique, et spécialement avec le chapitre 7 de la Règle de Saint Benoît et son appel à vivre dans le souvenir de Dieu, et en un mot, dans la prière continuelle. Je vous encourage à vous procurer ce document, à *le prendre et le lire* !



1° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

Dom Gerard de Genesee

Le sujet de cette présentation est 'une vision de l'Ordre pour le 21° siècle', je suis désolé mais je n'ai ni un esprit visionnaire ni un esprit de stratège. Ce que je vais essayer de vous présenter, c'est ce qui fait de nous des Cisterciens, en termes de fondements.

Le premier fondement est que la transformation du cosmos a commencé avec la mort et la résurrection du Christ. Cette transformation qui a lieu aujourd'hui, confère à toute chose une urgence eschatologique. La *conversatio* cistercienne est une réponse intégrale à cette urgence. La forme particulière de notre vie cistercienne ne peut pas avoir de sens en dehors de cette urgence eschatologique. Louis Bouyer disait à propos du monachisme, ' le monachisme seul donne à la vie de foi, la vie dans la foi, son déploiement le plus complet qui soit possible sur terre'. quand nous considérons la *conversatio* cistercienne, nous percevons une forme de vie qui émerge de ce que Bouyer appelle 'une foi totalisante ' dans cette transformation cosmique façonnée par l'Esprit de Jésus.

Un autre fondement est que ce qui est le plus vrai, le plus réel, est accessible par la foi et non par la vue, et ce qui est encore plus vrai, comme nous dit le Pape émérite Benoit XVI, c'est que le véritable centre de l'histoire est le Christ et son Eglise -l'Eglise non pas conçue comme une abstraction sociologique, mais l'Eglise en tant que fusion de la créature avec son Seigneur dans un amour sponsal. Cet aspect de l'amour sponsal suppose que l'église, dans sa réalité la plus profonde est personnelle, parce que Dieu ne peut vivre un amour sponsal avec des abstractions ou du collectif. La vie que le Christ nous apporte d'en haut doit donc être d'abord reçue par une personne concrète. Le modèle exemplaire d'une fusion de la créature avec son Seigneur dans un amour sponsal se concrétise en Marie. Elle est la première église. Et comme son *Fiat* est tout accordé, ajusté au Verbe/ la Parole de Dieu, Marie ne peut être que pure réceptivité. Elle ne peut être que don et abandon. Après tout y a-t-il un autre but pour l'Eglise que d'offrir à Dieu une demeure dans le monde?

A la lumière de ces faits théologiques, l'église sera toujours mariale en sa forme. Toujours féminine et fondamentalement réceptive en contraste avec ce que l'on peut qualifier de masculin, ce modèle activiste qui nous fascine de nos jours avec ses corollaires de productivité, de pouvoir, et de résultats. Mais *l'eccllesia*, mariale en sa forme, fait tout d'abord de l'espace pour que Dieu puisse se révéler lui-même comme Dieu. C'est pourquoi, en tant que cisterciens nous pouvons nous considérer comme étant au coeur de l'Eglise, parce que notre forme de vie est essentiellement mariale. Je voudrais focaliser ma réflexion sur ce point, la forme mariale, et ce faire de l'espace pour Dieu, comme la clef d'une meilleure compréhension de la forme de la *conversatio* cistercienne. Dans une de ses conférences aux Bénédictins, (une conférence que j'utiliserais ici), l'ancien maître général des Dominicains, Père Timothy Radcliffe, fait remarquer que lorsque les Israélites sont sortis du désert, Dieu a pris demeure chez eux dans l'espace situé entre les ailes des Kérubims. Le trône de gloire était un espace et un vide, une absence de chose, ce qui signifie que la gloire de Dieu ne peut se manifester que dans un espace vide.

Si la vie cistercienne est principalement mariale dans sa forme, nous pouvons être sûrs que tous les éléments de notre vie vont contribuer à créer un espace au coeur du monastère, et dans le coeur de chacun où Dieu et son Christ peuvent se révéler comme le véritable centre. Nous, pauvres enfants d'Eve en exil, faisons l'expérience de l'oppression de cet espace ressenti comme vide, comme ennui. Mais il ne s'agit pas d'une faute qu'il faudrait se hâter de rectifier ni d'un problème qu'il nous faudrait éviter. C'est la face obscure du faire de l'espace pour Dieu.

La Constitution 3 parle de notre vie comme ordinaire, obscure et laborieuse. En contraste avec les congrégations qui ont des missions spécifiques, nous semblons ne pas en avoir. Il n'y a pas de spécialisation explicite qui justifie notre place dans le domaine des bonnes œuvres, contrairement à la

mission des Jésuites ou des Dominicains. Le vide, l'espace, dans ce cas, est le fait de vivre sans utilité explicite dans le monde. Et cet espace dévoile Dieu comme le but secret et caché de nos vies. Si nous avons une mission spécifique, la manifestation de Dieu dans notre forme de vie serait en quelque manière ambiguë. L'absence de mission spécifique manifeste clairement que Dieu seul peut être le but secret de notre vie ordinaire, obscure et laborieuse. Je voudrais citer ici Von Balthasar. Il dit ceci : 'il y a de grandes missions qui sont données en vue des activités extérieures dans l'église. Cependant Dieu peut aussi donner de grandes missions en vue de l'abandon de soi, avec ou sans grâces d'oraison extraordinaires. Ces dernières missions quoique non reconnues ni canonisées, peuvent avoir un impact aussi important, même si caché et anonyme, dans l'église et le monde'.

S'il y a un lieu où l'espace est ouvert, c'est l'Opus Dei, qui est le centre de la journée cistercienne. C'est probablement l'espace de nos vies qui a le moins d'utilité aux yeux du monde. Cependant s. Benoît place cette oeuvre de grande inutilité au centre de nos vies. Rien ne doit être préféré à l'Opus Dei. C'est cette vraie inutilité de l'Opus Dei qui dévoile que Dieu n'est pas un objet dans le monde. Mais cette inutilité a aussi cette grande utilité, si nous continuons avec l'analogie mariale, que l'espace 'inutile' de l'Opus Dei est en soi l'ouverture par où le Mystère du Christ peut entrer dans le monde. J'ai retrouvé cela dans une conférence de Dom Mauro Giuseppe Lepori sur la Règle de St Benoît et plus spécifiquement sur le chapitre 7. Je ne suis pas sûr d'avoir parfaitement compris tout ce qu'il voulait dire, mais ce que j'y ai glané s'est profondément imprimé en moi, et c'est ce que j'espère pouvoir partager. Le chapitre 7 de l'humilité est la pièce maîtresse de la Règle. Au sommet des degrés de l'humilité nous lisons que : « Le douzième degré d'humilité est lorsqu'un moine fait preuve d'humilité en tout temps, dans son attitude extérieure non moins que dans son cœur ; si bien qu'elle se manifeste tant à l'Oeuvre de Dieu qu'à l'oratoire, au travail, dans le monastère, au jardin, en voyage, ou à la campagne, et enfin en quelque lieu qu'il se trouve », et je comprends cet *ubicumque* comme cosmique dans son étendue.

Ce que l'on doit noter ici, c'est l'ordre dans lequel sont énumérés les endroits où le moine fait preuve d'humilité. Au centre de tout, il y a l'Opus Dei. Et il est intéressant que s. Benoît n'ait pas confondu oratoire et Opus Dei. Il a délibérément fait la distinction - d'abord l'oeuvre de Dieu, et ensuite l'oratoire. L'oeuvre de Dieu n'est pas un lieu. C'est le vide, le travail inutile d'où tout rayonne, d'où part le rayonnement qui se propage en cercles concentriques, et déborde par-delà les murs du monastère. D'abord l'oeuvre de Dieu, puis l'oratoire, puis plus largement dans le monastère, puis au jardin, et en voyage au dehors ou dans les champs et finalement partout. La gloire de Dieu dans le creux de l'Office divin est cette vibration intangible ou ce parfum de grand prix qui dévoile la présence de Dieu à tous ceux qui viennent dans nos monastères.

La forme de la vie cistercienne creuse l'espace au coeur de la communauté et dans le coeur de chaque personne humaine. Ce creusement découle de la centralité de l'Eucharistie dans nos monastères, parce que nous ne nous réunissons pas pour l'Eucharistie mais c'est l'Eucharistie qui nous rassemble. Le creusement, la rupture des barrières et des défenses qui nous séparent dans la communauté font que nous aussi devenons Eucharistie. À cette lumière nous pouvons comprendre pourquoi le Chap 7 sur l'humilité est vraiment le coeur de la Règle. Si l'on suit la pensée du P. Radcliffe, l'humilité est un décentrement de soi radical. Pour s. Benoît, l'humilité n'est pas un projet personnel pour devenir meilleur. C'est un processus intimement lié à la construction d'une communauté. Je deviens, tu deviens humble en construisant notre communauté, parce que construire la communauté signifie me vider moi-même de mon égoïsme. La communauté qu'envisage s. Benoît est une communauté où il n'y a pas d'égo au centre. C'est un lieu où l'on vit pour un autre. C'est un lieu où l'on s'entraide, où l'on vit l'obéissance mutuelle, le respect les uns pour les autres. C'est un lieu où l'on répond aux appels de la grâce plutôt qu'à des désirs insatiables. Ici il n'y a personne au centre. Et le centre est l'espace où la gloire de Dieu peut être manifestée. La communauté n'est plus simplement l'adjuvant d'une quête personnelle de perfection. La communauté est *ecclesia*, l'espace où chaque personne en communauté rencontre le mystère du Christ qui se reflète dans et par les autres.

Le silence et la solitude, les veilles, l'observance sérieuse de la clôture, sont les médiations qui délimitent le désert intérieur. Ce désert si crucial est l'espace où tous les déguisements du péché et spécialement la révolte de l'orgueil sont démasqués. Les douloureuses épreuves intérieures qui émergent de ce genre de confrontation opèrent un radical décentrement de soi. Aujourd'hui toute

chose conspire pour nous faire éviter le vide, le creux : la curiosité, le bruit, les distractions et les affaires. L'acédie, ce désespoir tranquille, est devenu la condition commune dans le monde. Le Pape François nous a demandé d'aller vers les périphéries. Nous devons entendre cet appel dans le cadre de notre *conversatio*. Notre vie elle-même, limitée, formée par la solitude, nous conduit rapidement vers les périphéries où des forces infra-personnelles doivent être combattues avec l'armure de la foi et de l'espérance. Notre combat en effet n'est pas contre un ennemi de chair et de sang, mais contre les principautés, les puissances, et les maîtres de ce monde de ténèbres, contre les forces du mal qui sont dans les cieux. Ce combat spirituel n'est pas seulement pour nous-mêmes, mais pour la vie du monde. Aller vers les périphéries veut aussi dire aller, autant que cela est possible, vers les marginaux de nos communautés : ceux qui sont plus difficiles à aimer, ceux qui exercent notre patience, les frères et sœurs malades qui sont dépendants et non productifs. Aller aux périphéries signifie offrir l'hospitalité à ceux qui viennent vers nous pour trouver la guérison et l'espérance. Vivre aux périphéries de l'intérieur signifie aussi que nous sommes des sentinelles qui guettent l'irruption de la lumière de la Résurrection dans la nuit de notre monde, et partager ceci d'une manière mystérieuse à travers le Corps du Christ. Dans sa lettre à Grégoire de Naziance, s. Basile parle de la purification qui se produit dans la solitude, de sorte que le cœur puisse recevoir toute empreinte de l'enseignement divin. Silence et solitude sont le lieu où est enfantée la sagesse, comme le dit la Constitution 3.

Je souhaiterais attirer votre attention sur la *lectio divina*, comme espace de manifestation de Dieu. Comme la première lettre de saint Pierre le fait remarquer, nous sommes tous entrés au monastère avec de vaines manières héritées de nos ancêtres, ces couches et ces couches de préjugés, d'opinions, de souvenirs, de sensibilité - qui ne sont pas convertis par la rencontre de la foi. La *lectio* est une purification par le feu de la doctrine. Cela signifie aussi un décentrement. Écouter la parole signifie que je dois abandonner ma propre parole frappée de mondanité, pour accepter et reconnaître que la parole de Dieu est le facteur décisif dans ma vie. La Parole doit façonner et juger mon expérience et non pas l'inverse. Ce qui signifie vivre dans la foi et non dans la vision. Rien d'étonnant que la *lectio* soit une discipline, et ô combien nécessaire. On doit résister à la fascination pour l'information, échappatoire omniprésent à notre époque, si nous voulons que la transformation par la Parole mette feu à nos vies. Par l'immersion dans la Parole et la centralité de ce désir pour la parole, le mystère du Christ grandit en nous, si bien que nos yeux ne quittent plus le Seigneur.

Le travail manuel et simple, relié à l'obéissance et la pauvreté, nous creuse. Dans le monde, le travail est une identité. Le travail est un épanouissement personnel. L'activisme outrancier est une vertu. Dans notre vie le travail qui est formé par l'obéissance, nous met au service des autres. Nous sommes supposés vivre du travail de nos mains, et c'est là l'expression de notre pauvreté. Cette « pauvreté » nous rend solidaires de ceux qui ne peuvent pas vivre de rentes ou de capitaux accumulés. Le travail monastique nous immerge dans les contraintes de la communauté, l'organisation du travail, les fardeaux du passé, et parfois une histoire d'inefficacité et de dysfonctionnements. Le travail, le fait de subvenir à nos besoins, sont une grâce importante dans notre vocation. Ils nous sauvent d'un dédain néoplatonicien envers le travail et nous engagent dans la transformation du cosmos en Christ par l'Esprit Saint.

Nos industries nous donnent l'opportunité de témoigner auprès de nos employés de cette transformation et de faire en sorte que nous agissions dans le domaine des affaires matérielles de manière cohérente et non avec duplicité : catholiques à la prière et capitalistes au travail

Je suis conscient que ceci n'est pas une liste exhaustive, ni une réécriture créative de la vie cistercienne, mais se veut un rappel de quelques éléments importants de notre *conversatio* mis ensemble sous la rubrique : faire une demeure pour Dieu. Comme je l'ai dit, cet espace peut être ressenti comme une contrainte mais si nous persévérons, alors cet espace deviendra le centuple, parce que s'y dévoilera pour chacun le mystère du Christ. Cette constante rencontre avec le Seigneur est le cœur et le secret caché de notre persévérance joyeuse dans une vie ordinaire, obscure et laborieuse.

2° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

M. Caterina de Macau

(Ce texte est le fruit d'une réflexion communautaire, d'une discussion et d'écrits de chaque soeur, puis unifiée en un document unique.)

Notre mission évangélique.

L'évangile nous donne les clefs pour suivre le Christ: la primauté de l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu dans notre prochain. Chaque chose existe dans l'amour quand Dieu est à la première place, même un verre d'eau. Nous sommes appelés à rendre témoignage de cette recherche constante pour Dieu, d'un amour unique et indivisible pour le Christ et pour le prochain, dans un engagement absolu pour la croissance de son royaume.

Le genre humain est perdu dans un filet de non valeurs à cause du manque de points de référence. La vie monastique en communauté, unie dans l'amour de Dieu, peut témoigner que l'adhésion au Christ est capable d'unifier leurs vies en Dieu en intégrant toutes leurs facultés, en purifiant leurs pensées, en spiritualisant leurs sens, au creuset de la persévérance. En bref, ils témoignent qu'il y a espérance, qu'il y a du sens et qu'il y a Dieu. Comment peut-on donner ce témoignage au 21^e siècle?

'Nous sommes confrontés à un appel à la conversion. Nous sommes à un moment où nous sommes appelés à prendre conscience de notre situation, à chercher les racines spirituelles de nos problèmes, à admettre nos fautes et à nous poser à nous mêmes des questions... notre motivation à transmettre le charisme cistercien aux nouvelles générations doit être plus fort que le désir des communautés individuelles à survivre dans leur situation qui est la leur actuellement' (cf conférence de l'abbé général, Chapitre Général 2014)

Nous avons aussi une très belle méditation à cet appel à la conversion dans un engagement monastique plus intense dans la lettre de Pentecôte 2017 de Dom Mauro Lepori, Ocist: 'ces infidélités sont souvent l'aboutissement extrême parfois tragique, du refus de vivre notre vocation en acceptant de renoncer pour le Christ aux biens, aux affections, à nos projets personnels, à nos aises, à notre orgueil...Le Christ ne nous demande pas autre chose ou plus que ce à quoi il nous a appelés: le renoncement à nous mêmes et à tout pour Lui. Et c'est précisément cela qui répare et reconstruit notre maison, l'Ordre, l'Eglise, et même la société en ruines...Le renoncement pour correspondre à l'amour du Christ n'est jamais négatif parce qu'il ouvre au don de la liberté d'aimer, de donner la vie. Et c'est cela la perfection, l'accomplissement de toute vie et de toute vocation... Jésus ne demande notre renoncement que pour ne rien lui préférer à lui, le maître de la vie...'

Nous avons d'autres points de référence dans la Vision globale de l'Ordre du Chapitre Général de 2002. Ces assertions sont toujours d'actualité: 'Dieu veut agir par nous pour que nous incarnions son amour dans le monde d'aujourd'hui'. 'Dieu veut être présent dans le monde en nous et par nous. Comment nous laissons nous faire par Dieu à ce moment de notre histoire? Réalisons-nous quelle est notre mission? Comment laissons nous s'incarner l'amour de Dieu dans nos communautés? Comment cet amour est-il communiqué autour de nous?'

In VDQ (Vultum Dei Quarere) l'Eglise nous dit ce qu'elle attend d'un ordre contemplatif:

'Soyez phares, pour ceux qui sont proches et surtout pour ceux qui sont loin. Soyez flambeaux qui accompagnent le chemin des hommes et des femmes dans la nuit obscure du temps. Montrez-nous Celui qui est chemin, vérité et vie, l'unique Seigneur qui donne la plénitude à notre existence et la vie en abondance. (6)

... que vos communautés ou fraternités soient de véritables écoles de contemplation et d'oraison. Le monde et l'Eglise ont besoin de vous, comme des « phares » qui illuminent le chemin des hommes et des femmes de notre temps. Que ce soit votre prophétie.' (36)

Notre vision prend corps au sein de notre réalité.

A notre époque de globalisation, alors que la culture du relativisme devient la globalisation de l'indifférence, l'unité de la famille devient pratiquement impossible. Beaucoup de jeunes souffrent de l'absence de vie de famille et de valeurs familiales. Il y a une faim d'amitié, d'amour, d'attention, de miséricorde et de respect. Ils vivent dans un monde de compétition qui les fait désespérer. Ils ne savent pas qui ils sont ni leur raison de vivre. Ils cherchent un sens à leur vie et désirent voir la beauté de l'unité et de l'amour; ils veulent trouver quelqu'un de vraiment crédible, quelqu'un qui fait ce qu'il dit, une personne intègre qu'ils peuvent croire et suivre.

Au sein de cette culture, nous sommes appelés à incarner l'humanisme chrétien et à être d'authentiques familles de Dieu, des vivants témoins de Jésus les uns pour les autres. Nous sommes frères et soeurs, nous appartenons les uns aux autres, à la communauté. Le support mutuel permet que la volonté de Dieu se fasse en chacun de nous. Nous nous aidons à vivre sur le chemin de la sainteté, surtout dans l'obéissance de la foi, sur le chemin de la vie. Notre vie consiste en de nombreux choix, que nous en soyons conscients ou non, car nous sommes un seul corps et nos choix ont un impact sur les autres. Nous apprenons la solidarité ensemble, à laisser de l'espace aux autres, à avoir de la compassion, à apprendre de nos erreurs. Mais à l'école du service du Seigneur, nous apprenons que ce n'est pas assez de servir, ou de finir son travail. Nous sommes créés pour vivre en relation, pour vivre en église. Ce n'est pas assez de prier l'office divin sept fois par jour comme fils et filles de Dieu. Dieu veut que nous vivions notre filiation au Christ de façon concrète au travers de la présence d'un vicaire du Christ, un père spirituel, une mère spirituelle qui permette d'obéir et qui soit un défi pour grandir. L'obéissance filiale n'est pas juste faire ce qui est demandé mais ce qui nous permet d'entrer dans la vie divine et dans son plan de rédemption: la communion avec lui et avec toute l'humanité.

Notre réalité

A Macao, nous sommes une communauté 'sans domicile'. Quand nous avons appris que notre demande d'une concession de terrain au gouvernement local était rejetée, humainement parlant nous étions dévastées. Mais l'évêque qui nous a apporté la nouvelle, avec grande miséricorde, fut un vrai soutien, une présence du Christ pour nous. 'Ne vous inquiétez pas! Vous pourrez continuer à vivre en ce lieu aussi longtemps que vous le voudrez. Je vous ai promis de trouver un lieu pour votre futur monastère'. Et notre Supérieure a répondu: 'nous avons trouvé notre stabilité dans le cœur de notre évêque'! Dans le même temps, l'évêque nous a dit de ne pas trop nous attacher au lieu parce que cela n'était pas assez grand pour nous, mais que cela n'était pas une raison suffisante pour ne pas accepter de nouvelles recrues. Il n'y a pas d'amour sans sacrifice.

Nous avons renouvelé notre engagement pour rester là où nous étions déjà enracinées: dans la volonté de Dieu, sans connaître l'avenir. Mais n'est ce pas la situation de toute communauté, de toute personne? Nous n'avons pas de cité permanente en ce monde, nous sommes citoyens du ciel, en marche vers la maison du Père.

Quand nous dépendions de l'agriculture, les monastères avaient besoin de grandes propriétés. À l'âge industriel, les terrains sont devenus un luxe, un problème. L'architecture sacrée fait partie de notre charisme et de notre héritage. Mais quand nous avons fait une demande de terrain, une des objections étaient: pourquoi avons nous besoin de tant d'espace, autant de pièces pour seulement 20 personnes, alors que d'autres vivent à 10 dans un même appartement?

A ce moment de l'histoire, alors qu'il y a tant de réfugiés qui n'ont pas de maison, nous sommes bénies d'avoir cet endroit petit et précieux. Nous vivons dans une société très riche, mais solidaires des plus pauvres; pas de terrain, pas de propriété, peu de revenus, vivant en location sans assez d'espace pour une vraie 'communauté trappiste'. Nous sommes missionnaires dans un pays qui refuse toute permission pour des concessions de terrains ou pour toute construction à but religieux. Nos soeurs du Rosaire sont dans une situation bien pire. C'est le même genre de restriction dans d'autres pays de notre région et peut être y en aura-t-il de plus en plus dans la société occidentale sécularisée. D'autres communautés vivent dans des pays menacés par la violence. Ce n'est plus l'exception. La vie dans notre monde d'aujourd'hui est instable. Comment pouvons nous demander la sécurité que d'autres n'ont pas?

Peut être que l'Ordre est devenu trop stable, trop confortable, trop sécurisé, trop riche en biens, et peut être que le Seigneur nous réveille et nous fait prendre conscience d'autre chose?

Regard prophétique

Notre expérience nous a appris à vivre avec un regard prophétique sur notre réalité. Nous sommes arrivées à comprendre qu'il n'y a pas de monastère idéal dans notre monde d'aujourd'hui. Nous vivons dans un désert moderne: vie solitaire, dédié intégralement à la contemplation, au milieu de la ville et de son bruit, là où les gens vivent, luttent, souffrent, comme un signe que Dieu est très proche d'eux.

Donc, ce n'est pas le lieu qui importe. Le lieu où nous vivons est notre communauté comme corps du Christ, le royaume est déjà au milieu de nous. Aussi au lieu de construire des bâtiments, nous construisons la vie communautaire au sein de la conversion, la lutte, la mort à soi-même. Nous devons même renoncer au désir d'un monastère entouré par la beauté de la nature et suivre le Christ. Nous croyons que le sens de notre mission dépassera toutes les crises que nous aurons à vivre. Si nous aimons vraiment Dieu, nous ne pouvons éviter la souffrance. C'est notre participation à son sacrifice pour le salut de l'humanité. Jésus ne nous a jamais promis de nous libérer de la souffrance, mais au contraire, il nous a invités à prendre notre croix. Il est là pour nous accompagner dans nos souffrances et nos luttes.

Nous ne devons pas avoir peur de nos fragilités, de nos faiblesses.

Ce que l'église nous demande en tant que contemplatives, c'est de vivre en tant que témoins de la présence du Dieu vivant, d'être expertes en communion en gardant vivantes les questions fondamentales de la vie humaine. À l'école du service du Seigneur, nous apprenons chaque jour par la lectio et la prière à être des instruments de la parole de Dieu. Nous prêtons notre voix à la prière des psaumes, à laisser Jésus prier le Père à travers nos lèvres. La parole de Dieu nous enseigne sept fois par jour. Au travail, nous mettons aussi notre esprit, notre cœur et notre corps dans l'obéissance pour laisser Jésus accomplir la volonté du Père en nous. Nous apprenons de Jésus comment plaire au Père et comment être authentiquement des femmes. Nous apprenons à Le connaître pour L'aimer toujours plus. Dans l'école de l'amour, par la lectio et par la liturgie nous apprenons ce qui est pratique: la connaissance se transforme en amour. L'amour cherchant son but avec le désir d'être uni à lui. Notre manière de vivre prêche l'évangile en silence. **Nous pouvons le vivre partout.**

Notre mission en Eglise est de vivre et de transmettre le charisme bénédictin de l'humilité et de l'obéissance, comme l'ont compris et vécu les pères cisterciens, comme un chemin concret vers l'union mystique avec Dieu à l'école de l'amour. (document de travail sur les Père immédiats 2017)

Pour ce faire 'nous avons besoin de personnes et de communautés qui s'engagent elles-mêmes sur le chemin de conversion, de la conversatio morum, et qui répondent jour après jour avec joie à l'exigence de tout laisser pour le Christ'. (Lepori)

Chaque année, des milliers de personnes visitent notre église qui est aussi la dernière étape de la procession pour Notre Dame de Fatima. Nous croyons que notre vie, notre avenir, l'avenir de l'Ordre et du monde est entre les mains de Marie, Etoile de l'Espérance. Aussi notre vision est une vision d'espérance en vivant notre réalité, en embrassant notre vocation et notre mission ici et maintenant pour la gloire de Dieu et le salut du monde entier.

Communauté de Our Lady Star of Hope - MACAU



3° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

Dom Etienne de Koutaba

- 1- Ma vision personnelle de l'Ordre aujourd'hui me semble pauvre, pour la simple raison que j'en ai une expérience tout aussi pauvre, en tant que jeune moine et jeune supérieur. En Afrique et ailleurs aussi, des proverbes véhiculent l'enseignement selon lequel la sagesse habite le cœur du vieillard. C'est lui qui garde le secret de la tradition, c'est-à-dire de la transmission des valeurs pérennes qui méritent d'être protégées contre l'orage des modes passagères. Ils sont de ce fait portés à conserver, protéger la mémoire vitale de la famille, de la tribu, et les jeunes portés plutôt à la faire progresser : problème du rapport à cette mémoire, et du conflit générationnel et idéologique d'interprétation. Ce conflit dépasse largement l'opposition jeunes-anciens, et embrasse à bien des égards d'autres, comme celles du riche et du pauvre, du clos et de l'ouvert, etc. L'histoire de l'Eglise, et celle de l'Ordre, se vit et s'écrit sur fond de ce type d'oppositions pouvant paraître finalement un peu artificielles. Mais elles expriment cependant une difficulté réelle, quand il s'agit de prendre en compte ce que Dom Armand a appelé 'la médiation culturelle de l'expérience religieuse'¹.
- 2- Cette difficulté est celle de pouvoir devenir ce scribe qui tire du neuf de l'ancien et non l'inverse, de façon authentique. Art difficile et délicat ! Mais l'Ordre s'y est mis, et avec des fortunes diverses en plusieurs domaines comme la liturgie, les observances, la formation, les structures d'organisation. Tout cela commandé par la nécessité d'un sain pluralisme donnant aux communautés, la possibilité de boire à la source cistercienne avec des récipients culturels propres. Cette source est l'idéal d'une vie intégralement contemplative, dans un climat d'authentique communion fraternelle, à la lumière de la Règle de st Benoît et des enseignements des pères cisterciens. Au moment où les requêtes de tant de fragilités structurelles, personnelles et communautaires, semblent impérieuses, le problème restera, malgré d'indéniables acquis, l'authenticité des réponses ou solutions déjà données ou qui s'élaborent au sein d'un Ordre intégralement contemplatif, vivant dans une Eglise qui se veut aujourd'hui intégralement et vigoureusement missionnaire.
- 3- On dit qu'une des grâces de la jeunesse serait le sens de l'authenticité. Les jeunes n'aimeraient pas la falsification ou la trahison inavouée d'un idéal défendu et proclamé avec emphase ! Vue l'évolution actuelle de l'Ordre, il semble que l'inauthenticité soit plus ou moins évidente : « Nous avons laissé se créer une situation où nous n'assumons plus les sacrifices exigés par une stricte séparation d'avec l'extérieur, mais où nous acceptons encore les avantages, quand nous ne les revendiquons pas. »² Faudrait-il revoir notre appellation 'stricte observance' ? Plusieurs observances n'étant plus si strictes que ça ! En fait, nous sommes aux rouets, écartelés entre une diabolisation ou une glorification de la culture dont les éléments substantiels nous enracinent dans le temps, notre temps. Nous sommes à la recherche de l'équilibre perdu entre des valeurs charismatiques, personnes individuelles -communautés, solitude-communion, silence-parole, etc. Au regard de l'assouplissement souvent excessif aujourd'hui de certaines observances, Dom André Louf affirmait qu'« une réflexion approfondie sur le lien entre silence et intériorité semble maintenant s'imposer. »³. La clameur de certaines fragilités /précarités, ne facilite pas la mise en tension contemplative féconde de ces valeurs, au creuset desquelles s'est construit 'l'humanisme eschatologique' de nos pères. Car cela suppose un rapport plus profond et renouvelé mais moins

¹Vies consacrées, n°2, Avril-Mai-Juin, 2015, pp.128-141

²Sr. Collette Friedland, citée par sr. Marie-Pascale Ducrocq, art. 'Quel avenir pour la vie contemplative', Vies consacrées, n° 3 Juillet-Août 2012, p. 200

³L'O.C.S.O au XXème siècle, Vol.2, P.206

ambigu à la Mémoire, en ce 'tournant anthropologique' de notre temps dont l'imaginaire et les prouesses biotechnologiques proclament 'l'obsolescence de l'homme'. Nos pères cisterciens puisaient dans leur humanisme, la liberté de créer une sous-culture les préservant à la fois du refus passionné et de l'approbation idolâtrique de la culture de leur temps. Michael Casey pense que « nous avons besoin d'une distance suffisante pour développer la liberté de créer une sous-culture qui nous soit propre. »⁴ Et pourquoi l'Ordre ne créerait-il pas un espace et un programme académique de formation, et donc d'assimilation et de transmission intellectuelle cohérente de cette sous-culture, au lieu que cet effort reste plus ou moins un peu marginal, régional ?

- 4- En Afrique, la croissance de l'Ordre est numériquement évidente. Cependant sa qualité contemplative est éprouvée par bien des facteurs internes et externes, tous tributaires d'un contexte culturel, socio-économique, politique et religieux marqué par d'importantes contre-valeurs évangéliques. Mais les agents pathogènes de ces contre-valeurs ne sont pas seulement 'naturels', ils sont aussi liées à la spoliation économique, la domination politique du continent, et, avouons-le, à sa 'paupérisation anthropologique'. Cette partition grégorienne est bien connue ! Mais on peut toujours la transformer en gospel ! La conjugaison de ces facteurs qui marquent les comportements en nourrissant le goût du conflit et du pouvoir dans les communautés, met à mal l'authenticité de la transmission des valeurs monastiques, et assombrit l'originalité, la différence africaine, pouvant enrichir d'autres communautés, mais qu'une occidentalisation excessive de la vie monastique pourrait sous-estimer voire mépriser. Il faudrait aux communautés africaines plus de liberté pour plus de créativité dans la recherche à la fois prudente et audacieuse des fonds et des activités de rapport, afin de viabiliser leur économie. L'enjeu est l'atténuation d'une ascèse involontaire, et donc parfois humiliante, de la mendicité permanente. Il n'y a pas, dit-on, de dignité pour ceux qui attendent tout des autres !
- 5- La viabilisation des économies monastiques en Afrique ne donnera pas seulement une noblesse évangélique à la pauvreté monastique par le partage, mais elle changera, à n'en point douter, la problématique des pères immédiats dans notre région et ailleurs peut-être, si tant est que cette structure, au-delà des possibles aménagements futurs, est adossée, nolens volens, sur le pouvoir de cet utile 'argent trompeur' ! Pour nos communautés elles-mêmes, il y a là un défi pour approfondir et garder la tension contemplative souvent déséquilibrée -et pour cause-, entre certaines valeurs du charisme monastique cistercien.
- 6- Cette tension contemplative se vit dans l'alliance du rêve et de la prophétie dont a parlé le Pape François, laquelle a la vertu de nous arracher à la hantise d'une simple stratégie ou psychologie de survie des communautés. Car, « la psychologie de survie ôte la force à nos charismes parce qu'elle nous conduit à les 'domestiquer', à les ramener 'à porter de main', mais en les privant de cette force créatrice qu'ils ont inauguré ; elle fait en sorte que nous voulons davantage protéger des espaces, des édifices ou des structures que rendre possibles de nouveaux processus. La tentation de la survie nous fait oublier la grâce, elle fait de nous des professionnels du sacré non des pères, des mères ou des frères de l'espérance que nous avons été appelés à prophétiser. Ce climat de survie endure le cœur de nos aînés en les privant de la capacité de rêver et ainsi stérilise la prophétie que les jeunes sont appelés à annoncer et à réaliser. »⁵
- 7- L'Eglise, l'Ordre, les communautés ont besoin de témoins qui ont peiné pour recueillir à la source des pères, la prophétie et non simplement la fantaisie; ce sont des témoins charismatiques, ce qui ne veut pas dire écrasants ! Nous en sommes peut-être de plus en plus en pauvres en général, et en Afrique surtout où la jeunesse, plus nombreuse, n'est peut-être pas encore suffisamment burinée par la sagesse monastique. Les âmes bien nées ... ne courent pas les artères des cloîtres, pour voir que leur valeur, leur sagesse n'attendrait point le nombre des années. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que les autres soient mal nées ! Elles endurent seulement encore, au cœur des épreuves humaines, sociales et spirituelles, mais aussi idéologiques, le long labeur d'un enfantement qui dure. Le pire à éviter, c'est que l'Eglise, l'Ordre, les Régions et les communautés en viennent à vivre

⁴Art. 'Un Décalogue bénédictin', *Collectanea cisterciensa* 73(2011) 305-320

⁵ Homélie, 2 Février 2017, Journée mondiale de la vie consacrée.

de leurs propres promesses plutôt que de la Promesse dont les Béatitudes évangéliques balisent et commentent l'itinéraire. Vivre de la Promesse suppose une profonde obéissance de foi, qui subit une cure d'amaigrissement, face à cette pieuvre aux milles tentacules qu'est l'individualisme personnel ou collectif, nourrissant le culte grotesque du moi. Les rédacteurs du document de travail sur 'la situation actuelle du père immédiat' affirment que « nous devons admettre que l'influence de la pensée et de la culture modernes a affaibli notre vision de Foi en ce qui concerne l'autorité du Christ présent dans l'Eglise et dans l'Ordre, provoquant une confusion sur le sens de l'obéissance monastique tant pour l'individu que pour les communautés. » Pour cette question comme pour tant d'autres relatives au rapport des personnes et/ou des communautés entre elles et avec l'autorité, tout semble se passer souvent comme si la partie était supérieure au tout, comme si l'espace était supérieure au temps, et comme si le temps était supérieur à l'éternité. Parce qu'ils jouissent d'une immanence réciproque, il ne s'agit certainement pas entre ces éléments d'une supériorité de degré mais de nature, que notre 'conversatio' en tout temps fait valoir humblement.

- 8- Ces difficultés réelles n'empêchent pas une vision de foi sur l'avenir de l'Ordre. Il ne s'agit pas de jouer les Cassandre, faire des prophéties trop clientélistes ou trop pessimistes, mais d'entrer dans un chemin d'obéissance multiforme ; obéissance charismatique, qui est toujours un choix de vie dans l'Esprit, et plus encore un choix de vie contemplative. Le Christ ressuscité ne meurt plus, et c'est Lui qui nous donne cependant de célébrer quotidiennement dans la foi, avec sérénité, les funérailles du moi personnel ou collectif qui 'meurt' pour que les autres et nous-mêmes ayons la vie, et que nous l'ayons en abondance. L'obéissance charismatique dont je parle est synonyme d'écoute charismatique. C'est une écoute de et dans l'Esprit, qui est toujours polyphonique, c'est-à-dire, respectant et valorisant la symphonie des différences personnelles et communautaires. L'Esprit-saint seul est créateur d'avenir. Il fait don de l'avenir là où la conversion des structures ne fait pas l'impasse sur la véritable conversion des cœurs ; là où le souci d'organisation n'endurcit pas le cœur, n'enraidit pas la nuque, et ne trouble pas notre propre source.



4° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

M. Mariela de Quilvo

Chers Pères et Mères Capitulants,

Nous pourrions énumérer divers facteurs qui affectent notre temps et qui pourraient avoir une incidence sur une vision de l'avenir : les moyens modernes de communication, la théorie du « genre », les fondamentalismes extrémistes, la perte de crédibilité de l'Eglise en raison des scandales sexuels, le phénomène de l'immigration...Je crois que nous sommes tous témoins de cette transformation multiculturelle et nous ne pouvons pas nous tenir à l'écart.

Généalogie de Jésus-Christ, fils de ... (Mt. 1, 1-17)

La question de l'avenir de l'Ordre, pour moi, est une question de « transmission de la vie » au « présent ». L'avenir, ce sont les « fils ». « *Que tu voies les fils de tes fils* », prie le psaume...

Avant d'entrer au monastère, quand j'étais catéchiste à la paroisse, j'ai entendu cette phrase d'un prêtre qui donnait une causerie de préparation au sacrement de mariage : « On commence à éduquer ses enfants 20 ans avant leur naissance » Cette phrase m'a frappée et elle est restée dans mon cœur. Cette première fois où je l'ai entendue, j'ai pensé immédiatement qu'ils seront ce que je suis maintenant, j'ai pensé à la responsabilité...Du fait d'être invitée à dire quelques mots sur la vision de l'Ordre au XXI^e siècle, cette pensée a pris en moi une intensité particulière.

Je dis transmission de la vie, parce que le temps, le passé, le présent et le futur dans la Bible, s'expriment en lignages, généalogies, histoires humaines réelles où ce qui importe, c'est que Dieu intervient, agit avec les hommes fragiles et pécheurs, tisse l'histoire avec les fils de son dessein d'amour. C'est pourquoi l'Histoire n'est pas une somme de faits en relation entre eux, l'Histoire, c'est Dieu qui intervient, **qui donne une promesse et une bénédiction**. La promesse et la bénédiction se transmettent par la transmission même de la vie, par engendrement. L'Histoire, pour la Bible, est une chaîne de générations, de personnes qui ont hérité de la bénédiction divine et qui doivent la garder et la transmettre à leurs descendants.

Le fait fondamental dans la transmission de la promesse et de la bénédiction, c'est l'engendrement. Ici, le mot-clé est le verbe « engendrer », le verbe de la tradition juive. Ce verbe relie une vie à l'autre, des personnes, des peuples, il est unificateur et garant de la transmission authentique de la promesse. Mais le verbe engendrer ne signifie pas seulement la communication de la vie humaine, mais avant tout, et comme valeur fondamentale dans la Sainte Ecriture, il signifie la transmission de la bénédiction divine. L'engendrement, pour transmettre la bénédiction n'est pas nécessairement charnel, il peut être spirituel ou adoptif. L'important est la participation à la bénédiction et le sentiment d'appartenance, « il est fils de »

Et toi, qui t'a engendré à la foi, à la vie monastique ?

Il est impressionnant de voir comment la Sainte Ecriture présente les personnes à travers une généalogie qui les rattache à une origine, de, laquelle ils reçoivent un visage.

L'identité ne s'invente pas, on ne se la donne pas à soi-même, on la reçoit. Dans le domaine biologique, nous savons que, dans l'acte même d'être engendré, d'être appelé à la vie, on reçoit un ADN, un code génétique unique et non reproductible, qui contient en puissance tout ce que sera la personne. De plus, les données génétiques seront héréditaires, c'est à dire se transmettront d'une personne à l'autre.

Il se passe la même chose pour la bénédiction du charisme monastique cistercien, avec son ADN, qui, depuis que l'Esprit l'a insufflé dans l'Eglise, court dans le sang de générations et générations de moines

jusqu'à maintenant, nous montrant que le futur est dans l'aujourd'hui...Et si nous appliquons la phrase de ce bon curé, ...« *on commence à élever ses enfants 20 ans avant leur naissance* », nous pouvons tirer nos conclusions et saisir là un grand défi de conversion de la paternité et de la maternité spirituelles qui nous permet de nous rattacher à une origine et de nous élaner vers une destinée.

Les analogies sont valables dans un monde anti nataliste, plein de méthodes contraceptives les plus insolites...Nous avons aussi une infiltration de cette mentalité dans notre vie spirituelle. Porter et mettre au monde un enfant implique un temps d'attente, le traumatisme de l'accouchement, couper le cordon ombilical...Cela nous coûte d'être parents, nous résistons, peut-être parce qu'il y a eu des abus dans l'exercice de la paternité, qui a été transformée en pouvoir qui dénigre l'autre jusqu'à l'immoralité : nous abandonnons le titre d'*Abba* ou *Amma* (*père ou mère*) pour nous intituler « accompagnateurs spirituels ». Ou peut-être est-ce un retour de balancier, de la figure du père autoritaire des décennies antérieures à celle du moderne père absent...

Dans un monde qui vit dans un terrible état existentiel d'orphelin, non seulement en raison de la désintégration de la famille, ou de la désintégration de tout ce qui implique un enracinement, mais aussi par la chute de toute les certitudes qui donnent sens et forme à la vie, dans ce monde, la faim et la demande pressante de paternité sont grandes : peut-être est-ce une autre manière de dire la faim de sens, de transcendance, d'origine et de destinée éternelle.

La tradition monastique de paternité et de filiation est une lumière, une réponse forte à un monde devenu pauvre de racines, et, par conséquent, d'identité. Pour moi, j'ai toujours été impressionnée par le fait que la relation entre les Maisons de l'Ordre selon la Charte de Charité soit si forte, qu'elle se concrétise dans une forme juridique (Cts 73) exprimée en termes de paternité et de filiation.

Exprimons-nous ainsi ce que nous sommes, est-ce la manière dont notre Ordre réalise son lien interne ? Pensons-nous à notre lignage monastique ? Quelle est la généalogie de ton monastère ?

Mais il ne s'agit ni de **paternalisme ni de maternalisme**, ni non plus d'une réalité neutre et aseptisée, ou d'une vision psychologisante dans laquelle nous cherchons à nous avilir par une dépendance affective qui infantilise une relation. Il s'agit de la paternité spirituelle et charismatique.

A partir de ce qu'est Jésus, de ce que nous pouvons connaître de lui dans l'Évangile, nous pouvons comprendre ce qu'est la paternité de Dieu que nous sommes appelés à refléter. Jésus, le Fils, est la personne véritablement libre, qui donne sans crainte ni calcul ; celui qui, bien qu'étant fils, « apprit l'obéissance à travers la souffrance » (He 5,8). Ceci est important : nous autres, nous devons être des instruments de la paternité de Dieu, aimer les personnes « en vue de Dieu », ne pas tomber dans le piège des gratifications, faire un pas au-delà de la seule réciprocité. Le sacrifice d'Isaac nous libère et nous purifie de toute vision déformée de la paternité.

« Vos fils et vos filles prophétiseront, vos anciens auront des songes et des visions » (Joël 3,1)

Sur ce point, je voudrais me référer à l'homélie du Pape François lors de la fête de la Présentation du Seigneur, 21^e journée mondiale de la vie consacrée, le 2 février 2017. Dans cette homélie, il cite la prophétie de Joël 3, 1 : « *Je répandrai mon esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront, vos anciens auront des visions et des songes.* » Nous avons reçu l'héritage de nos pères et mères d'hier et d'aujourd'hui, nous sommes les enfants de leur don quotidien et constant, de leur louange faite chair, nous avons reçu *leurs rêves et leurs visions* et nous savons, grâce à eux, qu'ils sont la garantie que « *l'espérance ne déçoit pas* », « *que, Lui, ne trompe jamais* »

Rêve et prophétie vont de pair. La mémoire de ce que furent les rêves de nos anciens, nos pères et mères, et de leur audace pour accomplir prophétiquement ce rêve. **Mémoire et prophétie vont de pair, peut-être est-ce seulement dans cette alliance que se trouve une véritable transmission, un véritable engendrement.**

Cette attitude nous rendra féconds (parce qu'elle nous concerne tous dans la communauté et pas seulement ceux qui ont la charge directe de la formation) mais surtout, cela nous protégera de la tentation de la survie qui peut rendre stérile notre vie consacrée. Un mal qui peut s'installer peu à peu à l'intérieur de nous-mêmes, au sein de nos communautés. L'attitude de survie nous rend réactionnaires, peureux, nous enferme lentement et silencieusement dans nos maisons et dans nos schémas.

C'est une question brûlante pour nous qui, depuis un certain temps, sommes en train de réfléchir sur la fragilité de nos maisons. Nous devons discerner quand une certaine manière de simplifier les structures peut signifier simplement nous attacher à un schéma de survie. Cela nous projette en arrière, vers les hauts faits glorieux – mais passés – qui, loin d'éveiller **la créativité prophétique**, née des rêves de nos fondateurs, cherche des faux-fuyants pour éluder les défis qui frappent aujourd'hui à notre porte.

Le pape François dit que la mentalité de la survie dérobe de la force à notre charisme parce qu'elle conduit à la domestiquer, absorbant la force créatrice que l'Esprit lui a insufflée au commencement ; elle nous fait protéger des schémas, des espaces, des édifices et des structures, plus que faciliter de nouveaux processus. La tentation de la survie nous fait oublier la grâce et fait de nous des vieux, des professionnels du sacré et non des pères et des mères de l'espérance à laquelle nous avons été appelés pour être prophètes.

Cette atmosphère de survie dessèche le cœur de nos anciens en les privant de la capacité de rêver et, de cette manière, stérilise la prophétie que les plus jeunes sont appelés à annoncer et à réaliser. En quelques mots, la tentation de la survie transforme en danger, en menace, en obstacle, ce que le Seigneur nous présente comme une porte de Vie.

En résumé

Pour moi, tout ce que l'on peut dire, c'est que la vision de l'avenir de l'Ordre au XXI^e siècle consiste en :

- **Un retour au charisme de la paternité et de la maternité spirituelles.** Il semble que le manque de vocations et le manque de paternité spirituelle soient liés dans une certaine mesure.

- **Le défi de la mémoire et de la prophétie.** Le risque de la confiance en la prophétie chez les plus jeunes ; ils seront prophètes et, certainement, ils se tromperont parfois ; les laisser être prophètes et ouvrir des chemins vers les temps nouveaux. Croire en la mémoire des anciens qui nous rattachent à nos racines et nous donnent une identité. Il y a ici également le défi d'une nouvelle inculturation dans nos communautés, si on peut dire, là où on accentue le déplacement – nous ne parlons plus de fondateurs et fondés, mais de la relation des plus anciens et des jeunes. Le monde est global, dans une même communauté, il y a une immense richesse ethnique et culturelle.

Comment réalisons-nous l'intégration des anciens et des jeunes ? Comment vivons-nous cet aspect d'engendrement dans lequel la paternité et la filiation revêtent un double sens, non seulement de l'ancien au plus jeune, mais, à rebours, du plus jeune à l'ancien, nous sommes fils et pères les uns des autres.

« Je te comblerai de bénédictions et je multiplierai ta descendance au point qu'elle deviendra aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable de la mer (...) Et parce que tu as obéi à ma voix tous les peuples de la terre seront bénis à travers ta descendance » (Gn 22, 17-18)

5° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

Dom Erik de Mt St Bernard

VISION

Le courrier qui m'invitait à faire cette communication s'accompagnait de la consigne suivante : "Ecrivez un document [...] sur votre vision de l'Ordre pour le XXIe siècle". Le pronom était souligné. Je parlerai donc de manière subjective; je partirai, comme on me l'a demandé, de mon cadre de référence. Mon sujet est une vision *de* l'Ordre *pour* le XXIe siècle, et non une vision *pour* l'Ordre *au* XXIe siècle. Je dois donc parler, si je comprends bien, de ce que je vois lorsque je regarde l'Ordre. Cela paraît logique. Toute vision de l'avenir, quelle qu'elle soit, dépend d'une appréciation de la situation présente. Pour forger une telle appréciation, nous devons nous parler, et nous écouter. Une vision présuppose un point de vue. Dans cette assemblée, je suis un ouvrier de la onzième heure. Beaucoup d'entre vous, pour ne pas dire la majorité, étiez déjà moines et moniales avant ma naissance. Vous êtes en mesure de discerner des évolutions que je ne puis percevoir. En cela, j'ai beaucoup à apprendre. Ce que je puis faire, il me semble, c'est proposer un autre genre de rétrospective, le regard de quelqu'un qui est arrivé plus récemment, sur ce qui lui a été transmis. Ce faisant, j'en éprouve de la reconnaissance, mais aussi de la perplexité. Une perplexité née de ce que je perçois comme une crise de la transmission. Tel est le sujet auquel je voudrais réfléchir.

Lorsque je suis entré au monastère en 2002, j'avais conscience de rejoindre un flux de vie continu. J'étais tout aussi conscient d'entrer dans une histoire de rupture. Le récit, sur le mode de l'anecdote, en était quotidien. La plupart des aspects de l'observance ou de la prière liturgique invitaient à la comparaison avec "les temps anciens", qui, pour certains, j'ai pu m'en rendre compte, représentaient un stade primitif dans l'évolution monastique, lorsque la loi n'avait pas encore été touchée par la grâce. D'autres évoquaient ce passé comme un paradis perdu dont l'entrée était désormais interdit par des glaives de feu. Quelle que fût la charge émotionnelle pondérant le « maintenant » et le « autrefois », l'écart était manifeste. Le décret d'unification avait modifié la structure de la communauté. La redéfinition du silence ainsi que l'abandon du dortoir et du *scriptorium* avaient affecté la nature des relations fraternelles. La vie liturgique avait été remaniée de fond en comble et l'évolution des positions théologiques avait transformé la nature même de la vie cistercienne. Des personnes étaient entrées et ressorties, et pas seulement parmi les novices ou les jeunes profès. Depuis les années cinquante, notre communauté a compté 60 professions solennelles. Pendant la même période, 30 frères ayant prononcé des vœux solennels ont quitté la vie monastique. Même la disposition des lieux est éloquente. On aurait grand peine à trouver une seule pièce dont la fonction n'ait pas changé au cours des cinquante dernières années. Pour un novice, cette révolution avait de quoi surprendre. Au beau milieu de tels bouleversements, quels étaient les lignes de continuité importantes ? Une bonne partie de ce qu'on appelait "tradition" ne remontait pas plus loin qu'aux années 60, à ces dialogues communautaires tendus au cours desquels les frères étaient souvent divisés en deux camps, et qui aboutissaient à l'introduction de changements *ad experimentum*, pour apaiser les esprits.

A ce stade, je souhaite dire clairement que mon propos n'est pas d'introduire une dichotomie artificielle (et fastidieuse) entre Catholicisme pré- et postconciliaire. Je ne me place pas non plus sur une échelle allant des "conservateurs" aux "libéraux". Balançant aujourd'hui entre deux âges, je suis trop vieux pour qu'on puisse me taxer de la nostalgie romantique envers le passé, supposée affecter la jeunesse d'aujourd'hui. D'après moi, les enjeux qui sont les nôtres sont d'ordre culturel plus que théologique. J'entends encore le témoignage sous forme journalistique d'un moine anglais sur la vie monastique dans les années 60. Il parlait de l'Esprit qui renouvelait alors toutes choses, à la manière d'un "missile de croisière" (sic). Si l'expression est osée, elle n'en traduit pas moins une atmosphère alors ressentie par beaucoup. Un missile de croisière laisse beaucoup de vide derrière lui. Les potentialités que recelait ce vide ont engendré de considérables efforts de créativité. Ces efforts portaient la marque de leur époque, une époque exceptionnelle, et l'espérance qu'une tradition

ancienne puisse parler un langage contemporain. Des réussites durables ont été atteintes, sur les plans relationnel, spirituel, et intellectuel. Mais certains ajustements sont datés. Plus d'un texte, plus d'un air, d'un aménagement intérieur et d'un manifeste de communauté, qui ont pu paraître pertinents à l'époque, apparaissent touchants de désuétude aujourd'hui, comme des monuments érigés à l'éphémère. Le fait que notre recrutement ait été, pendant un demi-siècle, sporadique, pour dire le moins, n'est pas étranger à leur maintien dans la durée. Au sein de notre microcosme en effet, les sensibilités sont restées peu ou prou les mêmes. En outre, ces formes liées à une époque ont perduré à cause de l'investissement colossal dont elles avaient fait l'objet. Dans mon monastère, à l'ère du triomphe de la télévision couleur, la lassitude envers la créativité était palpable. Les frères avaient le tournis à cause du changement, en avaient assez des discussions sur le changement, étaient meurtris par les conflits causés par le changement. Ils voulaient que les choses restent ce qu'elles sont. Lorsque je suis entré au monastère, l'anxiété était encore perceptible et le message clair : "Ne commence pas à tout changer, n'ouvre pas à nouveau la boîte de Pandore !"

Je ne méconnaissais pas tout le bien apporté par l'*aggiornamento* : la révision d'us par trop pointilleux, la simplification d'agrégats accumulés dans le domaine de la liturgie, le renforcement des liens fraternels, le développement de saines conversations, la diffusion de notre patrimoine littéraire. Je suis touché par ce désir de renouveler notre vie, d'en faire un signe pour notre temps. Néanmoins, l'espoir d'un nouveau printemps est resté sans suite pour beaucoup d'entre nous. Notre situation a tout d'un automne. Les raisons à cela sont complexes. Mais il y a des questions que nous devons assurément nous poser, compte tenu de l'ampleur de la réforme dans le sillage de laquelle nous voguons. Quelles sont les réalisations qui sont transitoires, et lesquelles sont durables ? Comment cette entreprise, marquée par la grâce, mais éprouvante, tantôt euphorique, tantôt tourmentée, s'efforce-t-elle de s'inscrire dans le récit d'une identité partagée sur le temps long ? Que sommes-nous devenus ? Je sais que, pour certains, ces questions apparaissent comme une provocation pure et simple. Mais je ne les pose pas dans le but de choquer, encore moins d'offenser quiconque. Je les pose car j'ai besoin d'une réponse. Lorsque je regarde notre héritage, je me sens honnêtement submergé par un paradigme interprétatif que, souvent, je ne puis m'approprier car il repose, en dernière analyse, sur une expérience qui fut le propre d'une époque, désormais impartageable. La dernière génération qui en vivait est en train de disparaître lentement. Comment nous, membres d'une génération postérieure, pouvons-nous faire notre propre retour aux sources, de façon à porter notre charisme vers l'avenir ? C'est pour moi une question aussi urgente que concrète. En gardant tout cela à l'esprit, je propose ici quelques réflexions sur ce qui me frappe lorsque je considère ce qui m'a été transmis.

- A. Tout d'abord, je remarque un passage de l'idéalisme au pragmatisme. Le monachisme, comme bon nombre d'autres institutions, s'est défini au milieu du XIXe siècle sur la base de principes rigoureux, qui ont servi de fondement théorique à la définition de la vie pratique. L'expérience d'un siècle d'absolutismes a rendu cette approche aussi peu attrayante dans le cloître qu'ailleurs. Réfléchissant sur elle-même, une communauté comme la mienne en est venue à se demander : "Qu'est-ce qui répond à nos besoins ? Que sommes-nous en mesure de faire ? Qu'est-ce qui nous aide ?" Ces questions étaient de saison. Cependant, plus elles occupent l'avant-scène, plus notre sens des finalités devient vague. Pris dans le présent, nous risquons d'y perdre le sens de la finalité à atteindre.
- B. Cela m'amène à une deuxième remarque : nos critères sont passés d'un référentiel objectif à un référentiel subjectif. Un confrère aimait à raconter ce que son maître des novices lui disait à la fin des années 40 : "Garde la Règle et hop, tu vas tout droit au Ciel !" L'expression faisait sourire. Elle était censée trahir un légalisme primaire, tissu de rubriques et de règlements. On nous disait que nous, la jeune génération, jouissions de la liberté charismatique nécessaire pour écouter l'Esprit. Je partage cette espérance pentecostale, néanmoins, un paradoxe me trouble : depuis quand l'Esprit et la Règle s'opposent-ils ? Une telle discontinuité narrative pose problème pour qui se situe dans la lignée de Cîteaux, que l'on a pu décrire - brillamment, à mon avis - comme une aspiration à rechercher "l'esprit que seule la lettre authentique peut libérer".
- C. Corollaire des deux précédentes remarques, je suis frappé par le glissement d'accent qui s'est opéré de la *praxis* à la spiritualité. Il se présente sous une apparence banale. Dans notre communauté, le rituel ordinaire est aujourd'hui source de perplexité : comment définir le comportement juste dans les lieux et les exercices du quotidien ? Comment nous mouvons-nous

ensemble ? Personne ne le sait vraiment. Pendant des dizaines d'années, nous n'avons pas eu de normes. Il régnait une allergie envers les codes de conduite et cet avertissement de ne pas se focaliser sur les éléments extérieurs, mais à se concentrer plutôt sur l'esprit intérieur. Je constate ce que cette évolution peut avoir de délétère sur l'identité commune. Je constate également que beaucoup de moines, dont un nombre non négligeable de jeunes, trouvent notre tradition mystique et notre patrologie difficiles d'accès. Ils veulent qu'on leur donne quelque chose à *faire*. La raison n'en est pas à mon sens à chercher du côté d'un quelconque crypto-pélagianisme. Je crois que ce besoin témoigne d'un désir de vie intégrale, qui engage l'âme autant que le corps, d'une aspiration à voir l'unité émerger de la multiplicité.

- D. Cela m'amène à évoquer une tendance que je qualifierais de centrifuge. Permettez-moi de faire une fois encore référence à notre communauté : nous avons dû travailler dur pour retrouver des éléments basiques de la vie commune, comme le chapitre quotidien, la *lectio divina* et la prière silencieuse en commun, une culture des repas partagés. Ce travail d'unification a été mené au beau milieu d'une tendance à la dispersion, évidente jusque dans la façon dont notre monastère était organisé. Il ne se passait pas grand chose au centre, la vie se déroulait à la périphérie, ce qui vidait le *corpus monasterii* de sa vitalité. Pour que la vie s'épanouisse, il semble essentiel de consolider le centre.

Le centre ultime de notre vie est le Christ, bien sûr. Repartir du Christ a été un objectif crucial. Cela est essentiel et très beau tant que notre vocation n'est pas interprétée de manière trop générique, nous faisant perdre de vue l'incarnation du Christ en des formes qui nous sont spécifiques. De grands efforts ont été fournis pour inculturer notre vie, qu'il s'agisse simplement de la culture de notre propre communauté. Cela est une bonne chose également, à condition de nous méfier des restitutions trop subjectives. Dans le climat actuel, ne risque-t-on pas d'oublier que la vie monastique, à chaque génération, est d'abord reçue, et non créée ? Nos Pères ont mis l'accent sur l'expression extérieure de valeurs intérieures. Ils croyaient au pouvoir de l'observance pour renforcer l'identité et sauvegarder l'unité. Je constate que notre forme de vie est devenue moins claire. Nous parlons peu désormais de l'observance comme 'forme' de vie. En revanche, nous parlons beaucoup d'un besoin accru de formation. Mais comment 'former' les personnes à une 'forme' qui est devenue si élastique qu'elle en est devenue incertaine ? Dom Cuthbert Butler glosait autrefois sur l'élasticité de la vie bénédictine. L'expression est excellente, admettait-il, puis il ajoutait :

Un élastique, à moins d'être usé, tend toujours, lorsque la tension exercée par les forces extérieures se relâche, à retourner à sa forme première, et lorsque cette force cesse d'opérer, il reprend sa forme originelle. Voilà en quoi consiste la propriété d'un élastique, ce qui le distingue du mastic.

J'ai le sentiment que nous nous trouvons à une époque d'un tel relâchement de pression. Je considère ce retour à la forme comme un défi prioritaire, un défi enthousiasmant et joyeux ! Il y a cinquante ans, l'Ordre avait fortement conscience d'être partie prenante d'un renouveau. Dom Jean-Baptiste Porion O.Cart. a relaté une rencontre avec un membre de l'OCSO resté anonyme, en novembre 1967. Il la résumait ainsi: "Ils croient que, par une explosion sans précédent de la grâce, le charisme des fondateurs se trouve maintenant aussi répandu que la faculté de conduire une automobile." Notre confiance en nous-mêmes est probablement plus modeste. La tâche n'en est pas moins grande : il s'agit de tirer de notre trésor commun du neuf et de l'ancien ; de construire des ponts là où les liens ont été perdus ; de rallumer la foi de nos Pères dans l'orientation et les instruments de la Règle bénédictine comme sûr chemin d'union au Christ ; d'affirmer que ce processus d'unification trouve ses expressions les plus heureuses quand il est ressourcé à notre patrimoine, lequel n'est pas seulement littéraire, mais aussi fait de musique, de rituels, d'architecture, d'agriculture, et de cet art de former une communion dans l'harmonie et la beauté, ardemment contemplative, "de sorte qu'il n'y ait aucune discordance dans nos actes [...] dans une seule charité, sous une seule Règle et selon un mode de vie semblable". C'est ainsi que nous serons armés pour notre mission dans l'Eglise. Que nos regards visent haut, que nos aspirations soient profondes, notre perspective soigneusement pesée et ouverte, hospitalière. Telle serait ma vision. Je vous prie de m'excuser de ne pas avoir pu la traduire plus brièvement.

Conférence de Dom Mauro Lepori, Abbé Général de l'Ordre Cistercien (O. Cist.)

Je suis heureux et reconnaissant de pouvoir vous rencontrer, pour la troisième fois, réunis en Chapitre Général. C'est pour moi un moment qui fait le point de beaucoup d'autres rencontres entre membres et communautés de nos Ordres et dans la Famille cistercienne, rencontres qui sont toujours un rappel d'unité dans la vocation. Certes, pas toujours dans la vocation vécue, car nous sommes tous et toujours en décalage par rapport à ce à quoi le Christ nous appelle, mais dans la vocation à laquelle nous sommes tous attirés par le Christ et poussés par l'Esprit. Si quelqu'un ou une communauté se disent : « Moi, je vis bien la vocation ! », cela veut dire qu'ils ne vivent pas la vocation, car la vocation n'est jamais un processus achevé, accompli, si vraiment elle veut suivre le Christ qui marche devant nous, et pas Le « traîner » derrière nous comme les soldats qui Le conduisirent lié chez Caïphe ou Pilate. Jésus marche librement devant nous, aussi dans la vie monastique, bien qu'elle soit une forme de vocation où on court plus facilement le risque de penser que le chemin est déjà fixé depuis toujours et pour toujours.

Je pense que c'est à la lumière du sentiment que saint Paul avait de sa propre fidélité à la vocation reçue du Christ que nous devons réfléchir sur notre vocation et nos manières de la suivre :

« Certes, (...) je n'ai pas encore atteint la perfection, mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus.

Frères, quant à moi, je ne pense pas avoir déjà saisi cela. Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but en vue du prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus. Nous tous qui sommes adultes dans la foi, nous devons avoir ces dispositions-là ; et, si vous en avez d'autres, là-dessus encore Dieu vous éclairera. En tout cas, du point où nous sommes arrivés, marchons dans la même direction. » (Phil 3,12-16)

Cette pensée me reconforte, car ce qui nous met en agitation est souvent le fait de fonder nos perspectives futures en regardant en arrière, vers le passé. C'est peut-être aussi dans ce sens que le Christ nous invite à le suivre sans regarder en arrière (cf. Lc 9,62). Regarder en arrière nous empêche de courir vers l'avant, qu'il s'agisse d'un passé misérable, parsemé de ruines, où, pire encore, d'un passé glorieux, car un passé glorieux et flatteur, nous le quittons moins facilement du regard. Mais on ne peut pas courir en avant en regardant en arrière.

Cette fois, votre commission préparatoire m'a transmis à travers votre P. Abbé Général un thème à approfondir, à savoir : *Le charisme monastique au 21^{ème} siècle*. Vous m'invitez donc, vous aussi, à regarder plutôt en avant qu'en arrière. Cela dit, le passé n'est pas sans importance pour notre chemin. Il nous porte comme les racines portent un arbre qui se développe en hauteur et largeur pour embrasser le temps et l'espace dans la tension vers le ciel. Nous ne devons pas regarder en arrière, mais *faire mémoire*. Et cela signifie que le passé ne doit pas rester derrière nous : il doit nous accompagner, il doit demeurer en nous, il doit demeurer vivant en nous. Alors, le passé devient tradition, transmission, héritage, ce qui veut dire que le passé peut, à travers nous, aller plus loin que nous, nous ...dé-passer, passer au-delà de notre vie, devenir même transmission de notre vie, engendrement.

La question alors est d'être conscients aujourd'hui de notre responsabilité d'engendrement, de notre responsabilité paternelle, maternelle, envers les générations qui suivront. Le 21^{ème} siècle, ou même le troisième millénaire, n'est pas tant un espace de temps, mais *une descendance*. Dieu n'a pas tellement promis un futur de temps à Abraham et à tous les patriarches et rois, ce qui était trop abstrait pour la mentalité juive, mais un futur de descendance, ce qui veut dire un futur humain, vital, personnel, culturel au sens profond. Et un futur qui vraiment dépend aussi du chaînon que je suis entre mes pères ou mères et mes fils et filles.

J'éprouve toujours un malaise quand je constate que le souci d'avoir des vocations pour nos monastères est souvent moins un souci de fécondité que de pouvoir tenir debout la maison, l'entreprise, le monument, la propriété. C'est comme si on ne désirait les vocations qu'en fonction de la structure, au lieu de les désirer simplement pour transmettre la vie, la vocation comme vie.

Le signe d'un désir de vraie fécondité est, même dans ce domaine, de ne pas oublier que nous sommes appelés à une fécondité virginale qui reste toujours mystérieuse, car elle ne passe par nos moyens humains que dans la mesure où ces moyens sont mis au service de l'œuvre de Dieu, de l'Esprit Saint, comme Marie à

mis à la disposition totale de Dieu son corps, son âme, son esprit, sa vie, ses relations, aussi celle avec Joseph.

La relation virginale avec la réalité laisse agir Dieu comme Il le veut. Elle est une ouverture de cœur à une fécondité qui n'est pas la nôtre, que nous ne saisissons pas, et qui, de ce fait, est une fécondité plus grande que la nôtre. « Amen, je vous le dis : nul n'aura quitté, à cause de moi et de l'Évangile, une maison, des frères, des sœurs, une mère, un père, des enfants ou une terre sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle. » (Mc 10,29-30)

N'oublions pas que la fécondité virginale est plus solide que la fécondité charnelle, elle est libre des conditionnements immédiats. Les parents qui n'ont pas d'enfants, n'auront pas de descendance. Notre descendance au contraire peut même sauter des générations, peut engendrer même après notre mort, ou après la mort d'une communauté. Combien de monastères cisterciens sont morts et sont ressuscités après des décennies ou des siècles.

Cette attitude virginale, évangélique, de concevoir la fécondité de notre vie, de nos communautés, de nos Ordres, et en général de notre vocation monastique, est un point crucial, qui, selon moi, va décider de notre vie dans les prochaines décennies. Je dis « de notre vie », et pas « de notre survie », car le Christ ne nous a pas promis de survivre, mais de ressusciter. Survivre, c'est trop peu. « Les publicains et les païens, n'en font-ils pas autant ? » (cf. Mt 5,46-47). Notre foi ne se fonde pas sur la résurrection de Lazare, de la fille de Jaïre ou du fils de la veuve de Naïn, mais sur la Résurrection définitive du Christ qui, par le baptême, est devenue notre vie éternelle. Vivre pour survivre, au fond, est un choix de mort, un choix de peur, qui nous fait perdre la joie de vivre, de vivre l'aujourd'hui comme un instant où le Dieu Éternel nous donne de participer de son Être qui est Amour. Peut-il y avoir alors une plénitude de vie plus grande que cet instant ? Et cela, même si l'instant d'après devait être celui de ma mort, ou de la fin de ma communauté.

Sans cette virginité évangélique, quelle nouveauté proposerait notre charisme monastique au monde d'aujourd'hui ?

L'homme du 21^{ème} siècle, ayant perdu le sens de la vie éternelle, vit pour survivre. Tous les programmes politiques et sociaux, et ceux des religions « à la carte », proposent des mesures de survie. Survie à la catastrophe écologique, survie aux maladies, survie à la dépression, survie aux accidents, survie au terrorisme, survie à l'invasion des immigrés...

Que propose notre charisme à ce monde, à ce climat culturel du 21^{ème} siècle qui est globalisé, que nous retrouvons partout, en Europe, aux Amériques, en Asie, Afrique, Océanie ?

Saint Benoît insiste beaucoup sur le choix de la vie comme motivation profonde de notre vocation. Dans le Prologue de la Règle, la seule publicité vocationnelle qu'il propose est de demander, avec Dieu, et donc au cœur de l'homme, si il ou elle « veut la vie et désire voir des jours heureux » (RB Prol. 15), et tout de suite il met au clair que désirer la vie veut dire désirer une « vie véritable et éternelle – *veram et perpetuam vitam* » (Prol. 17). Donc pas une vie de rêve, où une simple survie, ni surtout une vie commode et qui se réalise dans l'immanence, mais une vie hic et nunc, et éternelle, la vie éternelle qui commence dans la vie présente.

Toute la Règle illustre cette vie véritable et éternelle, elle est ce « chemin de vie » que « le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nous montre » (Prol. 20).

Si nous ne proposons pas cela, si nos communautés ne vivent pas pour cela, si elles ne sont pas une école de vie vraie et éternelle, nous ne proposons pas notre charisme, et nous ne sommes pas vraiment féconds. Car être fécond veut dire transmettre la vie, et nous, nous sommes appelés à vivre et transmettre la vie véritable et éternelle que le Christ pascal nous communique par le baptême.

Je dis tout cela parce que cette vision nous permet de vivre aussi nos fragilités et nos morts comme une occasion de témoignage de la vraie vie, de la vraie fécondité que le Christ rend toujours possible. La fécondité des martyrs s'exprimait dans la manière exceptionnelle avec laquelle ils mouraient.

Cela est un héritage direct du Christ crucifié : « Le centurion qui était là en face de Jésus, voyant comment il avait expiré, déclara : "Vraiment, cet homme était Fils de Dieu !" » (Mc 15,39). Qu'a-t-il vu, ce païen, de si convaincant dans la mort du Christ ? Il a eu la grâce de voir que Jésus mourait avec un sens, un amour, qui faisait de cette mort un témoignage d'une vie plus grande, d'un sens de la vie plus puissant que la mort. Ce n'est pas un hasard si saint Benoît met l'un après l'autre, trois instruments des bonnes œuvres qui parlent de vie et de mort :

« Désirer la vie éternelle de toute l'ardeur de l'esprit.

Avoir chaque jour la menace de la mort devant les yeux.

Veiller à toute heure sur les actions de sa vie. » (RB 4,46-48)

Dans le désir d'une vie éternelle, tout prend son sens : chaque instant de la vie temporelle, comme la mort inévitable. Et rien n'est une preuve plus forte de la vie éternelle qu'une vie et une mort qui trouvent en elle leur sens et leur accomplissement.

Le 21^{ème} siècle est déjà le siècle d'une culture où l'homme ne sait pas donner un sens ni à la vie ni à la mort, car c'est une culture de l'immanence qui a perdu le sens de la vie éternelle. Respire-t-on le désir de la vie éternelle dans nos monastères, dans nos liturgies, dans notre vie fraternelle, dans notre accueil, dans notre silence, dans notre parole ? Voit-on dans notre vie et dans notre mort que le Christ ressuscité a vaincu la mort et donné ainsi un sens éternel à la vie ?

Nous comprenons qu'à ces questions on ne peut répondre avec un effort moralisant. Il ne s'agit pas de faire quelque chose de plus, où de différent, ou de meilleur. Saint Benoît nous fait comprendre qu'il s'agit plutôt d'un travail du désir, du regard intérieur, d'une garde du cœur qui donnent un sujet profond à la vie ordinaire, humaine, qui est vécue au monastère comme partout par nos frères et sœurs en humanité.

Ceux et celles qui nous ont transmis cet héritage ne manquent pas. Si nous sommes moines et moniales aujourd'hui, tant bien que mal, c'est que, tant bien que mal, nous sommes engendrés à cette vocation.

De même que j'ai la certitude d'être lié à Adam et Eve par une chaîne ininterrompue de générations, de même, si je suis cistercien aujourd'hui, cela veut dire qu'une mystérieuse chaîne spirituelle relie sans interruptions ma vocation à celle des premiers abbés et moines de Cîteaux, et à travers eux sans interruptions à saint Benoît.

Lorsque nous nous sommes réunis à Cîteaux au mois de mai pour voir ensemble les possibilités de collaborer en Famille Cistercienne dans l'entretien et l'utilisation de notre lieu-source, en particulier du Définitoire et des traces de la première église, c'était évident que l'Esprit nous donnait de retrouver, toute fraîche, la source d'une vie qui nous engendre aujourd'hui. Dans ce sens, je crois, nous devons trouver la manière de vivre ensemble le 900^{ème} anniversaire de la Charte de Charité avec une sorte de piété filiale qui puisse nous régénérer pour engendrer à notre tour une descendance cistercienne davantage préoccupée, comme Abraham, d'être une bénédiction pour le monde d'aujourd'hui qu'un jugement qui nous condamnerait nous les premiers.

Tout charisme est avant tout un don, une grâce, et demeure charisme s'il continue à être accueilli et transmis comme une grâce. Personne n'est maître d'un charisme, et il y a parfois des prétendus gardiens du charisme qui en réalité n'en sont que les kidnappeurs. Nous n'avons pas reçu notre charisme pour le rendre otage de notre soif de pouvoir, de notre vanité, ou de notre peur de perdre la vie pour le Christ.

Un charisme rend plutôt prophètes, et être prophète veut dire être serviteur d'un don qui se donne. C'est comme être propriétaires d'une source : je la garde si je la laisse couler loin de mon terrain, autrement, la source aussi devient étang pourri.

J'étais frappé récemment par une phrase du prophète Amos lue aux Vigiles : « Quand le Seigneur Dieu a parlé, qui refuserait d'être prophète ? » (Amos 3,8)

Dans l'histoire de notre charisme, beaucoup ont accepté de transmettre la Parole que Dieu leur confiait. Nos auteurs spirituels, nos saints, les moines et moniales qui ont su raviver d'une manière particulièrement sensible et visible la flamme de notre charisme. Depuis que j'ai un peu provoqué ici, il y a 6 ans, un travail commun pour que sainte Gertrude soit reconnue docteur de l'Eglise, nous avons parcouru un grand chemin, peut-être pas trop dans le sens de la cause, mais ...de la cause du sens. Je veux dire que les études, les rencontres, les sessions que cette cause a provoquées, nous ont convaincus que ce que nous désirons pour l'Eglise est déjà une réalité pour nous : Gertrude est pour nous prophète d'une parole de Dieu qui peut parler à l'homme du 21^{ème} siècle et donner un sens à sa vie dans une relation vivante et amoureuse avec le Christ et, par Lui, avec la Trinité.



Conférence de Dom Gregory Polan, Abbé Primat des Bénédictins

suite à sa participation à la rencontre du DIM sur
**« Unité de Dieu – Unité en Dieu » - Moines et musulmans en dialogue
(Nairobi, Kenya - 2-7 septembre 2017)**

La date du 1^{er} septembre retenue pour l'arrivée des musulmans chiites ainsi que des moines et moniales participants, a placé sous les meilleurs auspices la première rencontre interreligieuse du Dialogue Interreligieux Monastique (DIM/MID) en Afrique. Pour les musulmans, c'était l'Aïd el-Adha, la « Fête du Sacrifice », la fête qui honore la volonté d'Abraham (Ibrahim) d'immoler son propre fils dans un acte d'obéissance au commandement de Dieu. L'Aïd el-Adha est la seconde des deux fêtes chômées, universellement célébrées par les musulmans chaque année, et elle est considérée comme la plus sainte des deux.

Pour les Kényans, ce 1^{er} septembre était aussi le jour où la Cour Suprême du Kenya a annoncé sa décision au sujet de la dernière élection présidentielle contestée ayant eu lieu dans le courant du mois d'août. Statuant qu'étaient réunies des preuves substantielles de tromperie dans le comptage des votes, la cour a déclaré nulle et non avenue cette élection et a appelé à la tenue d'un nouveau scrutin dans les 60 jours (la date a depuis été fixée au 17 octobre). En décidant de ne déclarer vainqueur aucun des deux compétiteurs principaux, la cour a évité la forte possibilité que son jugement ne soit accueilli par des protestations massives et potentiellement violentes à travers le pays.

Cette rencontre de moines et moniales avec des musulmans chiites était la 5^{ème} rencontre du genre dans laquelle était directement engagé le DIM. Les quatre rencontres précédentes ont eu lieu à Rome (2011), Qom/Ispahan (2012), Assise/Rome (2014) et Qom/Mashhad (2016). Elles avaient été précédées par trois rencontres plus brèves, organisées conjointement par le Dr. Mohammad Ali Shomali et Dom Timothy Wright (alors abbé d'Ampeforth), deux en Angleterre et la troisième en Iran.

Le lieu retenu pour la rencontre de cette année était le Centre Missionnaire Bénédictin de Subiaco tenu par les sœurs bénédictines à Karen. Les dix participants chiites provenaient d'Iran, d'Angleterre (il s'agit d'Iraniens, d'Américains et d'un Kenyan), et du Canada. Quatorze bénédictins, incluant l'actuel abbé primat ainsi que son prédécesseur, provenaient de six pays d'Afrique (Kenya, Nigéria, Sénégal, Afrique du Sud, Tanzanie, et Ouganda), d'Australie, de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, et des Etats-Unis. Etaient également présente une théologienne allemande, correspondante d'une radio bavaroises, qui vit en Italie et qui a participé et a couvert la tenue des précédentes conférences. Bien que les participants à cette rencontre provenaient de différents pays, et que la plupart d'entre eux étaient de nouveaux venus dans ce genre de dialogue, tous ont unanimement reconnu qu'en l'espace d'à peine six jours, nous avons fait l'expérience d'une profonde amitié interreligieuse, et d'un élargissement de nos cœurs (*dilatatio corde* ! – pour faire écho au titre de la revue en ligne du DIM-MID [NdT]), qui ont été véritablement une grâce de Dieu, le Provident, le Miséricordieux.

Le thème de la rencontre de cette année touche clairement au cœur de la foi musulmane comme de la foi chrétienne. Les deux partagent cette croyance en l'Unicité de Dieu, mais leurs manières d'exprimer cette croyance diffèrent profondément. La foi chrétienne, telle qu'elle fut définie par le premier concile œcuménique de l'Eglise (à Nicée en 325) et formulée par le Credo subséquent, professe la foi « en un seul Dieu... au Seigneur Jésus Christ, le Fils Unique de Dieu... consubstantiel au Père...(et) à l'Esprit Saint, qui est Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils... ». Quelques 300 ans plus tard, le Prophète Mohammad a relaté la révélation qu'il avait reçue : « Louange soit à Dieu (Allah), qui n'a jamais pris pour Lui un fils, qui n'a pas de partenaire dans Son royaume, ni n'a besoin de quiconque, que Sa faiblesse pourrait requérir pour le protéger » (Coran 17, 111)

Dans un passé pas si éloigné de nous, la manière la plus commune de résoudre de telles différences d'expression de la foi monothéiste se faisait par voie apologétique (par où chacun défendait ou « prouvait » la vérité de sa propre doctrine religieuse selon une argumentation systématique et le discours). Au mieux, une telle approche conduisait à une tenue à l'écart de l'autre (être d'accord sur un désaccord), au pire, à une hostilité croissante envers ceux dont la manière d'exprimer leur propre foi dans l'Unité de Dieu différait de la nôtre.

Le but de notre rassemblement en Afrique était de fournir un espace dans lequel des musulmans chiïtes et des moines et moniales catholiques pourraient parler ouvertement les uns aux autres, au sujet de leurs manières d'exprimer et de comprendre leur foi au Dieu Unique. Nous avons fait ainsi écho à la phrase de Christian de Chergé, votre frère trappiste, un témoin pour tous et ami des musulmans, qui estimait que « dire Dieu autrement n'est pas dire un autre Dieu »⁶. Plus encore, nous voulions parler les uns avec les autres des manières dont nos foies respectives nous motivent pour travailler à l'unité, que cela au sein de nos communautés de foi, avec les personnes d'autres croyances, ou au sein de la société au sens le plus large.

Nous avons consacré beaucoup de notre temps à des discussions en petits groupes ou en séances plénières, durant lesquelles nous étions expressément invités à parler à la première personne, de notre foi, de notre expérience religieuse, de notre pratique spirituelle... Pour le dire autrement, à parler non pas tant dans des expressions telles que « les catholiques croient que... », ou « les musulmans croient que... », mais plutôt « je crois que... ». Les échanges nous ont également permis de nous poser mutuellement des questions, et ainsi de parvenir à une meilleure compréhension et une plus grande estime pour une expérience et des pratiques qui diffèrent des nôtres, mais peuvent souvent apparaître complémentaires des nôtres.

Ce fut un moment spécialement touchant lorsque dans son commentaire, un participant musulman a dit qu'il n'était pas d'accord avec ceux qui disent que les chrétiens sont des polythéistes. Vous partagez notre foi au Dieu Unique, a-t-il dit, mais la manière dont vous exprimez votre foi dans l'unicité de Dieu est trinitaire. Il ne comprenait pas cela, mais il créditait l'honnêteté et la sincérité des chrétiens qui l'assuraient que leur croyance en la Trinité n'affaiblissait, ni ne compromettait leur croyance à l'Unité de Dieu.

Au cours de la conférence s'est formée la conviction croissante que notre dialogue au sujet de l'unité de Dieu devait aller au-delà d'une meilleure compréhension réciproque et du respect mutuel. Nous devons trouver des manières de travailler ensemble pour approfondir notre unité avec Dieu et notre unité les uns avec les autres, comme frères et sœurs au sein de l'unique famille humaine et comme « cousins » dans la famille abrahamique des croyants.

Outre les présentations et les discussions qui ont eu lieu au Centre Subiaco, la rencontre comprenait la participation à une après-midi de rencontre interreligieuse au Centre Islamique Jaffery (chiïte) à Lavington, Nairobi ; une visite de courtoisie au nonce apostolique au Kenya, l'archevêque David Kamau Ng'ang'a ; une brève présentation aux cadres et aux étudiants de la maison d'étude pour les bénédictins africains ; une visite prolongée et une discussion avec la communauté bénédictine du Prince de la Paix à Tigoni ; et deux conférences publiques à l'Université de Taganza, une université catholique administrée conjointement par une vingtaine de congrégations, parmi lesquelles les bénédictins. Le premier jour à Tangaza, après le mot d'accueil des administrateurs et une introduction par l'Abbé primat, le Dr. Newton Kahumbi Maina du département de philosophie et d'études religieuses de l'Université de Kenyatta (Nairobi) a parlé du dialogue interreligieux au Kenya. Le deuxième jour a été consacré aux caractéristiques et aux buts spécifiques du dialogue interreligieux monastique.

⁶NdT : l'Abbé primat restitue en note la paraphrase en anglais de la citation précise de P. Christian, qu'il cite ensuite en français : « Mais voir les choses différemment ne signifie pas qu'on ne voit pas les mêmes choses. De même, quand Dieu se dit autrement, il ne se dit pas autre, mais Tout-Autre, c'est-à-dire autrement que tous les autres » (*L'invincible espérance*, p. 127).

Le contact ainsi établi entre le DIM et Tangaza est particulièrement prometteur pour l'avenir du dialogue entre musulmans et moines/moniales en Afrique. Le nouveau vice-chancelier, le Professeur Stephen Mbunga Ngari, et le chef de la mission et du département islamique, le Père Innocent Maganya (SMA), ont exprimé leur ardent désir de collaborer avec les institutions académiques chiites en Iran, pour proposer des cours et des séminaires, aussi bien à Tangaza qu'en Afrique de l'Est ou du Sud. Le Père Maganya a également dit être prêt à travailler avec le DIM-MID pour proposer des programmes de formation au dialogue interreligieux pour les moines et les moniales de la région. Il pense que des programmes de formation similaires pour les moines et moniales francophones pourraient être développés en collaboration avec un centre tenu par les Missions Africaines à Bamako au Mali.

Pour conclure sur une notre très personnelle, une des expériences qui a ouvert chez moi de nouveaux horizons, a été de réaliser combien ma propre vision des musulmans de la région, des musulmans en général, et de la frange fondamentaliste des musulmans, avait été influencée par les médias qui, trop souvent, sont à l'affut des actions choquantes, violentes, et meurtrières perpétrées par des musulmans. Cela m'est apparu particulièrement lorsque l'un de nos jeunes volontaires allemands à San Anselmo est venu me chercher à l'aéroport à mon retour à Rome. Il m'a demandé à brûle-pourpoint : « Pourquoi avez-vous tellement envie de rencontrer de ces musulmans, que je considère comme des terroristes ? ». J'ai eu beau essayer de lui expliquer quelques points, c'était clair, son avis était fait. Je puis seulement espérer que certaines choses que je lui ai dites pourront faire leur chemin dans les mois et les années à venir. Ainsi donc, mes chers frères et sœurs, prions pour la paix et pour la compréhension, ouvrons nos cœurs pour écouter, lisons avec vigilance, et cherchons ensemble les voies de la compréhension et de la paix.



Homélie pour la Messe de clôture (Dom Eamon)

Ces jours-ci, à la messe, nous entendons parler du retour de l'Exil, et de la reconstruction de Jérusalem et de son Temple. Aujourd'hui, nous trouvons Esdras dans un état de désolation au moment du sacrifice du soir, alors qu'il médite et prie sur ce qui est advenu à son peuple, le peuple de Dieu.

Après avoir été punis en raison de leur infidélité à Dieu et à sa Loi, et dispersés sur toute la face de la terre, ils reçoivent à présent miséricorde, une vie nouvelle. L'Exil paraissait un désastre –et l'était véritablement- pour ceux qui l'avaient enduré, mais la main de Dieu y était présente, et Il n'avait jamais abandonné son peuple, malgré toutes les apparences contraires.

En fait, de l'Exil est née la Diaspora, un terrain fertile pour répandre la Bonne Nouvelle. De l'Exil était né le Judaïsme, la synagogue y avait ses racines et l'étude de la Loi avait pris une place centrale dans la vie du peuple de Dieu. Mais par-dessus tout, de cette fois renouvelée, sont issus Marie et Joseph, et Jésus notre Seigneur et Sauveur. Dans cette terre d'exil, Dieu doit être remercié, et sa grandeur doit être proclamée, dit le psaume.

Et dans l'Évangile, nous trouvons les Douze à qui est confiée la mission de répandre cette bonne nouvelle. Ils reçoivent puissance et autorité contre les esprits mauvais, pour guérir les maladies, pour manifester que Dieu règne, pour rendre la santé. C'est un pouvoir qui est porté dans des vases d'argile, de bien fragiles contenant. Ils sont des personnes qui vivent la dépendance –ils vivent l'aujourd'hui, ils voyagent léger, et dépendent de l'hospitalité et de l'accueil par les autres. Ils n'ont qu'eux-mêmes et que la Bonne Nouvelle à offrir. Mais leur message apporte bénédiction ou jugement, et il se répand pour accomplir ce que Dieu veut, par sa parole de salut.

Quelques vérités qui émergent de cette parole aujourd'hui :

- La présence de Dieu avec son peuple : rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu !
- Ce qui semble être un désastre peut s'avérer une bénédiction –la Croix est pour nous le rappel constant de cela.
- Nous sommes faibles, mais en Dieu, tout est possible.

Dans la foi et l'espérance que suscite cette parole, célébrons les saints mystères.

